



Le courrier

N° 2

Mars 2007

Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne

www.cartels-constituants.fr

*Association membre de l'Inter Associatif Européen de Psychanalyse
Association membre de Convergencia, Mouvement Lacanien pour la Psychanalyse Freudienne*

Siège social : 80, rue Ménilmontant 75020 Paris- tél. et fax : 01 42 54 39 84

Sommaire

Comptes-rendus	
Assemblée Générale , C. Colombier, P. Eyguesier et S. Wilder	4
Lettres aux membres des CCAF , MC Boenisch , B. Brutinaud	8
Préparation du Séminaire I-AEP , C. Colombier	9
Pensées à propos	
Pensées intempestives	
sur la force et la faiblesse de la psychanalyse aux CCAF Sean Wilder	12
Les cartels et « les autres » , Claudine Teste-Hérail	14
Mémoires d'un médecin aphasique	
Petite note introductive Serge Hajlblum	16
Mémoires d'un médecin aphasique	
Auto-observation et notes psychologiques du Docteur Saloz	17
Bibliothèque pour une île déserte	34
Inter-Associatif Européen de Psychanalyse	
L'insatisfaction de Lacan , Jean-Jacques Blévis	36
Convergencia	
De una lenguae a otra la lengua extrangera , Lucía Ibáñez Márquez	40
Annonces	46
Bloc-notes	49
Annuaire	50
Agenda	55

Comptes-rendus

Compte-rendu de l'assemblée générale 21 janvier 2007

MATINEE (à partir de notes prises par Claire Colombier, Pierre Eyguesier et Sean Wilder)

La réunion commence par l'annonce du départ de deux membres des CCAF, Bernard Brutinaud et Marie-Claude Bœnisch, qui ont adressé tous les deux une lettre (voir dans ce numéro du Courrier) précisant les circonstances et les raisons de leur départ. Elle commence, aussi, par l'annonce de l'arrivée de deux nouveaux membres, Pierre Chouchan et Marie-Anne Paveau. Une troisième adhésion a été signalée après l'AG, celle de Jean-Philippe Kempt.

Renouvellement du cartel de l'I-AEP ? Nos statuts sont sur ce point silencieux. On ne sait pas davantage si, dans le cas où il serait décidé de son renouvellement, celui-ci se ferait par quart ou par moitié. « Il ne faut pas renouveler pour renouveler, mais renouveler pour faire quelque chose », lance Serge Vallon. Les quatre membres actuels du cartel I-AEP (Frédéric Bieth, Claire Colombier, Jean-Pierre Holtzer et Françoise Wilder) ont pris position à ce sujet : ils souhaitent que leur mandat se poursuive au moins jusqu'à la réalisation du séminaire de décembre 2007 et/ou jusqu'à l'attribution aux cartels du secrétariat tournant de l'I-AEP. Pour JPH, le cartel I-AEP a beau avoir été élu, il n'en reste pas moins un cartel à proprement parler, dont la durée de vie est celle des cartels ordinaires. Il doit donc disposer d'un temps de maturation ordinaire, pouvant déboucher sur un résultat, un écrit par exemple. Pour Lucia Ibáñez Márquez, qui participe aux réunions de coordination de l'I-AEP au titre de son appartenance au cartel Convergencia (le Comité de liaison français de Convergencia œuvre depuis quelque temps à l'instauration de liens avec l'I-AEP), il importe au contraire de renouveler les cartels élus, car « la réélection est l'occasion de relancer la mission ». « Si le renouvellement se fait par moitié, ajoute-t-elle, deux personnes nouvelles viendront qui amèneront des idées nouvelles. » Le débat se poursuit : Costas Ladas soutient qu'il faut prendre en compte la nécessité de conduire les affaires en cours jusqu'à leur terme ; Claude Deutsch pense lui aussi que ces cartels doivent avoir leur durée de vie en tant que cartels. FW

observe qu'il y a plus d'une conception de ce qu'on nomme cartel : s'agit-il d'un groupe affecté à une tâche (*task group*) ou d'un cartel ? Elle signale deux événements importants dans l'année. 1. Pour la première fois, toutes les associations membres ont pris position à propos de la réglementation en cours du statut des thérapeutes en France en cosignant un texte. 2. Le rejet de la candidature d'adhésion à l'I-AEP du Centre d'études et de recherche en psychanalyse et écriture, qui ne présentait pas d'engagement suffisant dans les enjeux de la psychanalyse (« le fait associatif ne les intéressait pas du tout »), voté par les CCAF et par toutes les associations non françaises, la plupart des associations françaises s'étant abstenues par précaution « mondaine ». Par ailleurs, trois nouvelles associations belges ont été accueillies au partenariat de travail pendant l'année. Les collègues de la Martinique ont intégré à part entière l'I-AEP. Claire Colombier clôt le débat en disant qu'elle a « tout à fait trouvé sa place dans le cartel I-AEP ».

Concernant **Convergencia**, LIM rend compte de sa participation au colloque de Mexico où elle a observé qu'à côté de conversations savantes plutôt universitaires et mondaines, il existe une Convergencia qui « met en position de dire ce que nous faisons », où des échanges informels ont lieu qui interrogent les pratiques (« À quoi êtes-vous engagés dans votre manière de soutenir la transmission ? »), avec des effets de retour, comme la mise en place d'un dispositif en prévision du prochain congrès de Convergencia à Paris (juin 2007). Elle ajoute que les Argentins présents au Mexique lui ont posé des questions sur l'état de Convergencia en Europe, dont ils sont peu informés.

Serge Vallon raconte à la suite une « expérience remarquable ». Invité à un colloque à Buenos Aires, où il a pu parler « à la fois en tant que psychanalyste, en tant que Serge Vallon et en tant que délégué des CCAF », il s'est rendu à l'évidence qu'un « parler vrai » pouvait advenir dans ce contexte (« Dire que le psychanalyste ne peut pas tout, il faut parfois dix ans pour que ça soit audible entre collègues »), sans sacrifier la nécessaire tension entre l'institué et l'informel. Il observe que s'il y a deux congrès

Convergencia prévus, un à Paris, l'autre à Buenos Aires, c'est pour des « raisons tactiques », les partenaires français cherchant à surmonter leur défaillance par une suroccupation du terrain.

LIM informe l'assemblée que Le cartel de Convergencia travaille actuellement sur notre intervention au congrès prochain de juin sur "La transmission de l'expérience de l'inconscient". Nous avons convenu avec nos collègues de la IPBA (Institucion Psicoanalitica de Buenos Aires) d'organiser une présentation par les deux associations.

C'est au tour de Claire Colombier de rendre compte de la réunion de la veille sur **l'organisation du colloque de Lille**. (Mes excuses à Claire : ayant, comme secrétaire, pris des notes, je substitue mon compte rendu au sien — SW.) Pour Serge Hajlblum, l'exposé d'Éric lors de la réunion de la veille (samedi après-midi) nous a démarqués de « la passe de Jacques Lacan ». « Ça n'est jamais qu'un psychanalyste nommé Lacan qui a engagé la procédure. Le nom propre n'est pas propre à la procédure. » Faisant allusion au dispositif envisagé, qui s'annonce original à différents points de vue, FW estime que « dans la mesure où nous avons proposé un séminaire exceptionnel, nous pouvons nous appuyer sur cela pour obtenir un traitement exceptionnel ». Éric Didier précise qu'il souhaite faire germer dans ce colloque ce qui est inattendu dans la transmission ; il espère que chacun nommera l'endroit où il a été déplacé. On aborde à nouveau la question du titre à donner au séminaire I-AEP (il faut donner un nom à ce colloque d'exception, avait dit auparavant FW). Sont proposés : « Passes actuelles : qu'est-ce qui nous arrive ? » (ED), et « Une passe sans école mais pas-sans adresse » (SV). Albert Maître insiste : « On n'est plus dans la problématique du jury mais dans celle d'un cartel d'adresse. Quand on prend ces signifiants qui nous déplacent, la question est de savoir si ces déplacements sont notre problématique individuelle ou dans une problématique de l'intersection entre le très singulier du déplacement d'un tel et l'enseignement que l'on peut en tirer pour la psychanalyse. »

Sur l'organisation et la vie de notre site internet : Guy Ciblac commence par présenter quelques informations et statistiques attestant que le nombre de visiteurs augmente. Cependant, le site reste à ses yeux statique à une époque d'intense sollicitation d'Internet par des gens qui cherchent des informations actualisées

et animées. Il est suggéré que notre site devienne plus interactif, une sorte de blog. ED propose qu'un texte soit écrit dans lequel les Cartels se « positionneraient dans le paysage analytique ». Guy Ciblac est partisan de créer des forums susceptibles « d'introduire un peu plus de stabilité dans l'univers liquide d'Internet ». Michèle Skierkowski : « Depuis que ce site existe, il n'a pas bougé ! À part quelques petites choses. Il faut le faire vivre, ce site ! Ça ne peut reposer sur une seule personne. Il faut qu'un cartel prenne ça en main ! » SV fait rire l'assemblée en rapportant une anecdote : un rendez-vous avec une analysante potentielle n'a pas été honoré, cette dernière, à qui il avait donné les coordonnées du site pour étancher sa curiosité, l'ayant selon toute vraisemblance consulté ! Dominique Levaguerèse : « Il faut utiliser les liens avec d'autres sites ; que d'autres aient envie d'avoir une activité rédactionnelle, aient envie d'avoir une activité en direction des blogs artistiques, politiques... » GC : « Comment signifier à l'extérieur qu'il existe des points de résistance au désespoir, à la servitude volontaire, à la peur de perdre son emploi ? » Christine Roosen : « Comment accueillir des jeunes chercheurs, des universitaires qui prendraient notre association comme sujet de recherche ? » Annie Sotty : « Il faut accepter le fait que le statut de l'écrit sur Internet n'est pas du tout le même. » Plusieurs personnes se proposent pour former une équipe d'interlocuteurs ou de rédacteurs (un cartel, lié au Bureau, composé d'Annie Sotty, Isabelle Durand, Sean Wilder et Michèle Skierkowski. Claire Colombier et Bertrand Phésans sont également partants et l'aide de GC souhaitée). On aimerait que des modifications techniques sur le site rendent son utilisation plus simple et accessible à des non-spécialistes. D'autres déplorent que le nom « CCAF » soit déjà pris comme adresse. Il est question de se rendre directement accessible sous « CCAF-psy ».

Enfin, nous procédons à **l'élection de deux nouveaux membres du bureau**. Pierre Eyguesier, président sortant, parle de la permutation généralisée des places et des fonctions (c'est la règle de base de notre association) comme d'une « richesse », attestée par la pluralité des styles des différents présidents et par la polyphonie des pistes de travail qu'ils ont ouvertes. Être président, c'est une position qui propulse vers un point d'énonciation, vers une obligation de faire vivre l'association en déplaçant et renouvelant le débat. Une chronique des présidences pourrait nous éclairer sur ce que nous sommes réellement, et poser en même temps la question

de la transmission de président à président (ou celle de « considérations intempestives » à l'association).

Éric Didier, coordonnant de la passe sortant, entend poursuivre le travail engagé pour le colloque de Lille.

Lucia Ibanez-Marquez est élue, ayant exprimé son désir de s'occuper des questions, de plus en plus intriquées, de Convergencia et de L'I-AEP.

Guy Ciblac est élu après avoir mis l'accent dans son discours de candidature sur la procédure de la passe et sur ce qu'il avait à dire en retour au passant. Les « adresses », souligne-t-il, « ne sont pas seulement celles de la communauté restreinte ». Il conclut par ces mots : « L'avenir de l'analyse se joue dans les années qui viennent. »

Avis confirmé par Albert Maître, qui juge indispensable de nous tourner vers l'extérieur, de nous faire entendre d'un public jeune. Les CCAF devront dans les années qui viennent se montrer fidèles à leurs orientations éthiques (donc politiques) fondamentales. Plusieurs personnes soutiennent ce qui apparaît dès lors comme une conviction que tous semblent partager.

APRÈS-MIDI (notes de CC)

Sean Wilder, qui continue à présider cette assemblée, nous fait part de la répartition des fonctions dans le bureau :

Guy Ciblac est coordonnant de la passe ;

Lucia Ibanez-Marquez est secrétaire et chargée des relations avec Convergencia et l'I-AEP ;

Dominique Lallier-Moreau conserve jusqu'à l'AG de juin ses fonctions de coordonnante de l'accueil et du dispositif sur la pratique ;

Michel Didierlaurent conserve sa fonction de trésorier ;

Sean Wilder a accepté d'être président.

Les tâches de secrétariat seront partagées.

Il faut noter qu'aucun membre de ce bureau n'est parisien.

Après discussion, l'assemblée décide de maintenir le siège social à l'adresse actuelle, afin de conserver à l'association son caractère national.

Préparation du colloque de Lille « Les dessous du divan : argent, sexe et pouvoir »

Le colloque se déroulera sur deux demi-journées, samedi après-midi et dimanche matin.

Le nombre de participants prévisibles est de trente au moins pour les Cartels, et vraisemblablement autant pour le public autre. À Tours il y a eu quatre-vingts personnes. Nous faisons nos prévisions sur cette base.

Les collègues lillois, Maryse Defrance, Daniel Delot et Claude Masclef, nous rappellent que ces journées provinciales pourraient nous permettre d'aller vers ceux qui ne savent pas encore qu'ils pourraient être nos collègues, et ce dans une région où les membres des CCAF sont beaucoup moins nombreux qu'avant.

Pour attirer ce public, il convient d'avoir rapidement un document précisant le style de ce colloque, son argument, et la thématique de chacune des demi-journées, car les personnes ne pourront pas forcément être présentes sur les deux demi-journées.

Sont rappelés les cartels ou personnes au travail : le cartel sur l'analyse profane qui travaille sur l'argent (Claire Colombier, Estelle Denecé, Costas Ladas, Christine Roosen), le cartel sur les abus de transfert (Jacques Nassif, Albert Maître et Yvette Sellès-Lagorce), le cartel sur abus de langage, abus de pouvoir (Delphine de Roux, Jean-Michel Darchy et al.), le travail de Pierre Eyguesier sur l'argent comme fétiche qui pourrait se titrer « La vie mouvante en elle-même de ce qui est mort » (Hegel), un nouveau cartel sur la tension genre/sexe (Michèle Skierkowski, Françoise Wilder et Marie-Anne Paveau). Chacun d'eux envoie au Bureau et aux collègues lillois quelques lignes et un titre sur ce qui sera proposé au colloque.

Après discussion, le dispositif suivant est retenu : pour chaque demi-journée, 4 exposés de 15 minutes maximum, ensuite de quoi le public se répartit en ateliers. Un rapporteur fera ensuite retour au grand groupe de la manière dont chaque atelier a travaillé sur les questions lancées par les exposés.

Il convient de trouver un lieu qui permette à la fois le grand groupe et 3 ou 4 ateliers.

En ce qui concerne l'information du public potentiel, elle peut se faire en deux temps : les Lillois font part de ce qu'ils savent déjà du travail en cours et des modalités du colloque aux gens qu'ils connaissent, puis ultérieurement la plaquette est communiquée.

Ce projet de colloque sera finalisé lors de la réunion de travail du samedi 24 mars de 14h30 à 17h au Café de Paris, 158 rue Oberkampf, 75011 Paris, métro Ménilmontant.

Élection au jury de la passe : un poste à pourvoir en remplacement de Claire Colombier.

Candidatures : Nadine Collin, Agnès Beaulieu, Delphine de Roux.

Delphine De Roux est élue.

Date de la prochaine AG :

En raison du colloque de Convergencia qui aura lieu le troisième week-end de juin, l'AG aura lieu le dimanche 24 juin.

Lettres aux membres des CCAF

Le 4 janvier 2007

Chers Cartels,

Il y a quelques mois à la lecture du Courrier, un de nos collègues écrivait "je suis venu vous dire que je m'en vais..." A cette lecture me venait la pensée suivante : il faudrait que je leur dise : "je suis venu vous dire que je suis parti depuis longtemps déjà".

Mon attachement aux Cartels aura été de cartel, plus que de politique. Aussi me suis-je senti tenu de terminer, avec les membres du cartel de la pratique dans lequel j'étais engagé, le tour du circuit habituel dans ce dispositif.

Pour les autres espaces d'investissement dans la vie de l'association, force est de constater pour moi, que je n'ai pas pu, su, voulu, engager quelque chose de mon désir... et de constater que j'ai poussé ce désir de manière plus rhizomatique. Aussi de manière peut-être plus zygomatique !!!

Je vous joins un chèque de 75 euros correspondant aux frais du courrier pour l'année échue.

Vous souhaitant à tous mes meilleurs vœux , je vous adresse mes amitiés.

Bernard Brutinaud

Poitiers le 10 janvier 2007

Chers amis,

Le temps est venu pour moi de vous dire au revoir.

Ayant progressivement restreint mon activité professionnelle, j'ai décidé d'y mettre un terme en ce début d'année.

Je ne serai donc plus membre des CCAF lors de votre prochaine assemblée.

Voulez-vous me garder comme "correspondant" (quel drôle de statut si l'on pense que c'est sans doute la dernière lettre que je vous écris !).

A chacun, mon amical souvenir, et mes vœux pour l'invention du chemin à venir.

Marie-Claire Boenisch-Lestrade.

Préparation du séminaire I-AEP Sur la passe (2 décembre 2007)

Claire Colombier

Compte-rendu de la réunion du 20.1.07 à laquelle 2 analystes venus d'autres associations ont participé.

Eric Didier quitte ses fonctions de coordinateur de la passe mais tient à accompagner jusqu'au bout l'organisation et le déroulement du séminaire I-AEP (1 et 2 Décembre 2007) en préparation. La question principale de la réunion est celle de l'organisation.

Jacques Nassif : le problème de la passe est de trouver le moyen de la transmission nécessaire sans révéler ce qu'il n'est pas permis de divulguer, tout en affirmant l'originalité de notre pratique de la passe. « Jacqueslacan point com » cite une dizaine d'associations pratiquant la passe sans mentionner les CCAF — peut-être parce que nous n'avons pas de gradus d'Analyste de l'École ? Par contre, notre passe comporte un rapporteur et un coordonnant qui ne font pas partie du jury.

Pierre Eyguesier précise que « Jacqueslacan point com » n'a pas exclu les CCAF. [Voir le Newsletter d'Essaim : sophie.aouille@wanadoo.fr]

Albert Maître pointe des différences entre la passe aux CCAF, visant un développement de l'analyse en intension, et à l'ECF, où elle est au service du recrutement de l'organisation.

Claire Colombier : Le précieux c'est que la passe ne débouche pas nécessairement sur devenir analyste. La passe approfondit l'analyse.

Françoise Wilder : Dans les grandes associations qui ont une passe, celle-ci est conçue comme habilitante. Son évolution depuis l'EFP tend à dégager l'histoire et les conséquences du transfert mobilisé dans l'analyse. FW désigne des passeurs parce que, aux CCAF, nous faisons de la passe une politique pour la psychanalyse.

Serge Hajlblum est secrétaire de la passe à l'École Lacanienne de Montréal (Québec) où tout passeur nommé sait, du fait d'être désigné, à quelle association appartient son analyste, ce qui n'est pas anodin dans le climat passionnel d'opposition entre l'ELM et l'ECF. La possibilité de la passe à Montréal dépend du fait

qu'il y ait un éditeur non-conformiste qui publie des livres sans grades perspectives commerciales et exprimant des vues divergentes de celles des grandes associations. La passe répond à la nécessité pour la cure analytique de pouvoir référer l'analysant à un lieu tiers, i.e. qui ne soit pas l'analyste.

Serge Vallon : « Passe » ne désigne pas la même chose dans des lieux et temps divers : « la passe » n'existe pas. A l'EFP la passe répondait à une demande de l'institution (i.e. de Lacan, à qui elle s'identifiait) et que l'institution devait donc récompenser en donnant un gradus. Aux CCAF la passe est conçue pour l'analysant et par conséquent ne doit pas être aliénante pour lui ; cela veut dire concrètement que la passe est un lieu où l'analysant peut parler sans peur de l'indiscrétion, tout comme dans l'analyse.

Guy Ciblac : Au lieu de « la passe » on devrait parler de « dispositifs de passe ». Il y a les dispositifs liés à l'entrée dans l'association ou l'accès à un gradus. Aux CCAF en revanche la passe vise à dégager ce que l'analyse a modifié pour un sujet.

Eric Didier : Il y a des analysants qui se libèrent de la servitude dans leur cure mais y retombent dès qu'ils entrent dans une association d'analystes. L'absence de nomination par la passe aux CCAF pare à cela.

Guy Ciblac : C'est le cas pour notre dispositif sur les pratiques...

Jean Charmoille soulève le problème d'être rapporteur ou coordonnant : que peuvent-ils dire ? Il y a une passe dans la passe, une élaboration en cours de ce qui s'est passé et qui continue de se passer à la fin d'une passe. L'imprévu qui se produit dans le moment même de la transmission d'un témoignage préparé est un moment de vérité. Ce qui passe dans la voix du rapporteur est très important...

Jacques Nassif : À l'APF devenir analyste c'est rédiger une cure et ensuite la rendre conforme à la théorie de l'institution... JN et André Rondepierre ont essayé de trouver un autre terme : « bord » ou « île » [il ?].

Lucia Ibanez-Marquez : Si nous soutenons quelque chose qui ne soit pas une nomination nous devons nommer ce quelque chose. En

quoi sommes-nous fidèles à Lacan ? Il n'y a pas de passe type, pas plus qu'une cure-type. Il y a des cartels [« jurys » ?] qui ne fonctionnent pas comme prévu par la procédure mais qui accomplissent leur fonction quand même. Il est intéressant de savoir comment un cartel a modifié son fonctionnement, par exemple comment un rapporteur a été déplacé de sa place de rapporteur.

Jean Princé : La passe est un travail de déformation décapant....Tout parcours analytique est inachevé.

Barbara Didier relève l'extrême singularité des expériences et de la parole des passants est un trait de la passe, ainsi que le fait qu'une parole d'analysant mise en impasse dans une cure se trouve souvent relancée dans la passe.

Annie Sotty : La supposition par l'analyste que les jeunes analysants peuvent devenir des analystes a des incidences dans les cures.

Albert Maître : Concernant une « passe dans la passe » : il y a eu des paroles prononcées qui ont fait éclater la notion même de jury. [Une discussion de la justesse de ce mot est renvoyée à l'avenir.]

Serve Vallon propose un autre titre pour le séminaire : « une passe sans école mais pas sans adresse ».

Sean Wilder est sensible à ceci, qu'il est souvent question, ici et ailleurs, de la difficulté sinon l'impossibilité de transmettre ce qu'il y a de plus vif, de ce qui fait vérité dans les témoignages.

La prochaine réunion de préparation pour ce séminaire aura lieu :

Dimanche 25 mars, de 10 h à 13h au Café de Paris,

158 rue Oberkampf, 75011 Paris, métro Ménéilmontant.

Sont conviés à cette réunion de travail préparatoire à ce séminaire :

- Chaque membre des jurys de Passe, qu'il ait ou non été tiré par le sort (psychanalyse actuelle, Shendu, Insistance, CCAF).
- Les deux coordonnants successifs de la Passe.
- Les analystes ayant désigné un ou des passeurs.
- Le cartel I-AEP

Pensées à propos

Pensées intempestives sur la force et la faiblesse de la psychanalyse aux CCAF (une position personnelle)

Sean Wilder
(relu par P. Eyguesier)

Deux problématiques s'entremêlent, celle de la psychanalyse aujourd'hui et celle de la position des CCAF (et peut-être de l'I-AEP) dans l'évolution de la réglementation de la pratique. Je ne reviendrai pas sur la première question, bien qu'elle soit fondamentale. Partout en Europe et aux États-Unis, la psychanalyse subit des attaques pour diverses raisons, presque toutes visant l'évaluation de son efficacité thérapeutique et la faible scientificité de ses fondements théoriques. Si la psychanalyse n'a pas l'efficacité jadis espérée dans les domaines où elle s'exerce comme thérapie, les thérapies concurrentes ne font pas mieux, ou obtiennent des résultats dont la pérennité n'est pas démontrée. Dans le jeu du rapport qualité prix, la concurrence cognitiviste – comportementaliste (la seule à pouvoir se réclamer d'une plus grande « scientificité » que la psychanalyse) a peut-être le droit de se prévaloir d'un avantage, celui de la brièveté ou ponctualité de ses interventions : ça marche ou ça ne marche pas, en tout cas la thérapie est censée s'arrêter rapidement. Ou bien elle se prolonge sur un autre terrain, celui de la psychothérapie prépsychanalytique (suggestion, soutien, conseils et injonctions en tout genre). Je ne pense pas devoir tenir compte ici des autres thérapies qui, certes, mobilisent des transferts (même le cognitivo-comportementalisme fait cela) mais n'en pensent pas les effets et les responsabilités comme le fait la psychanalyse, notamment en ce qui concerne le fait qu'un(e) analyste s'engage pour la durée nécessaire, longue ou courte, d'une cure dont la direction véritable est confiée à l'inconscient de l'analysant, l'analysant respecté comme agent libre dans le cadre de la cure.

Nous nous trouvons, aux CCAF, dans la position inconfortable d'avoir à défendre la position éthique de l'analyse freudienne dans un contexte socio-économique et historique où les valeurs disons « humanistes » qui fondent l'analyse sont méconnues ou méprisées par les décideurs politiques qui, dans l'ensemble, ont pour référence un scientisme positiviste qui ignore l'existence de l'inconscient. Ils ne reconnaissent que des maladies ou, à défaut, des erreurs de fonctionnement ou de programmation de la

machine humaine ; ainsi ils demeurent sourds et aveugles à ce qui réussit dans l'acte manqué.

Pour parer, ou s'adapter, à cette agression étroitement scientifique et technologiste, des associations de psychanalystes issues de la dissolution de l'École freudienne de Paris se sont dotées de structures et de méthodes de fonctionnement hiérarchisées, pyramidales qui perpétuent ce que l'EFP avait de plus antithétique à l'effectuation d'une psychanalyse qui ne soit pas sous influence. Je pense, bien sûr, à la passe et au système de gradus qui s'y attache. Pour le meilleur, mais peut-être pour le pire, les CCAF ont opté, dès la scission de 1993, pour un fonctionnement démocratique et égalitaire que nous avons traduit dans tous les aspects de notre vie associative : la passe, le dispositif sur les pratiques, les élections internes et aux fonctions de représentation et de liaison (I-AEP, Convergencia). Nous avons poussé cette logique jusqu'à ouvrir notre passe aux membres des autres associations de l'I-AEP qui voudront bien y participer, ce qui, du coup, fait de « notre » passe une passe inter-associative que nous maintenons ouverte pour tous ceux qui sont attirés par son caractère de relance de l'analyse débarrassée des enjeux de la promotion.

Mais la passe et le dispositif sur les pratiques ne pèsent pas lourd, ni sur le plan d'une « habilitation » des CCAF comme interlocuteur des pouvoirs publics dans le débat sur la formation et la certification des psychanalystes, ni sur celui de la reconnaissance de nos membres comme analystes par les grandes associations certifiantes. Nous sommes des marginaux, et donc dans une position de faiblesse sur le plan de la politique gouvernementale pour les psychothérapies. Le plus-de-poids que nous devons à notre appartenance à l'I-AEP est sans doute réel, mais il est largement contrebalancé par le fait que les grandes associations membres de l'I-AEP qui se veulent habilitantes suivent chacune sa voie, investissent peu l'Inter-Associatif et essaient de tirer individuellement leurs marrons du feu.

Et nous alors ? Je me trompe peut-être, mais je ne crois pas à l'extinction d'ici peu de la psychanalyse, parce que je pense que sa forme de connaissance et de pratique de l'inconscient est devenue un fait de notre culture, une dimension de notre sensibilité. Les CCAF et ceux qui partagent avec nous une même orientation éthique de l'analyse auront beau voir passer des marées hautes et basses de modes intellectuelles et de pressions gouvernementales favorables et défavorables à la pratique de la psychanalyse laïque, celle-ci ne cessera pas d'être une expérience nécessaire et recherchée par ceux qui en auront besoin et qui feront la différence entre elle et les succédanés. Face aux incertitudes réelles de l'avenir, dans les conditions sociales actuelles de notre pratique, nous devons surtout, me semble-t-il, rester fidèles aux principes et orientations éthiques qui ont jusqu'ici guidé nos innovations et nos choix institutionnels, ce qui implique que nous les mettions en œuvre chaque fois que l'occasion se présente, aux CCAF et dans nos relations avec les autres analystes et leurs groupements.

Février 2007

Les cartels et « les autres »

Claudine Teste-Hérial

À l'assemblée générale de janvier dernier, j'ai entendu, exprimé par plusieurs, le souhait d'ouverture des CCAF vers d'« autres » : d'autres associations, d'autres collègues, d'autres « plus jeunes », d'autres outils d'information.

Je suis sensible à cette volonté « de ne pas rester seuls », persuadée des bienfaits des échanges et de la confrontation autant que de l'utilité d'être forts sur l'échiquier des enjeux actuels pour l'avenir de la psychanalyse.

A cela s'articule la question de l'enseignement de la psychanalyse plus exactement de la transmission de son enseignement.

J'ai décidé, il y a un an, de demander mon adhésion aux CCAF.

Une « petite association », bien représentée à Montpellier. C'est là pour moi que « tout » avait commencé, sans que je le sache alors clairement, de mon histoire avec les cartels, il y a plusieurs années. Avec le séminaire animé par Françoise Wilder, la lecture de textes psychanalytiques à l'initiative de Michèle Larnaud, un groupe de lecture des textes Freudiens, mené par Jacques Teste, L'aire méditerranéenne de psychanalyse, le séminaire animé par Serge Vallon à l'initiative de Danièle Allier.

Invitée à plusieurs instances de travail « cliniques » : lieux où l'on peut se risquer, échanger et ce qui ne gâche rien, dans la convivialité.

Encouragée aussi à proposer moi-même « quelque chose ».

Tout cela c'était avant d'« adhérer » !

Et bien sûr, « ça » continue.

Pourquoi faire part de ma petite histoire ?

Elle me semble illustrer « sur le terrain » l'ouverture « des gens des CCAF », bien vivante et durable : une manière de « travailler avec d'autres » en étant soi-même au travail, seul devant sa table, et aussi avec d'autres inscrits aux CCAF ou pas, qui ne rechignent ni à la tâche ni à

faire bénéficier de leur expérience et de leur réflexion !

Il me semble que là réside en partie l'enseignement des CCAF : un enseignement qui exige d'aller à sa rencontre ou (et) de le produire soi-même!

Sans oublier ceux qui publient leurs travaux et nous proposent leurs élaborations théoriques !

Peut-être ce qui fait défaut est une mise en lumière plus systématique de ce qui existe, de ce qui se fait et s'invente, de cette façon singulière de transmettre l'enseignement de l'expérience de la psychanalyse.

En bref, puisque nous travaillons, et pas du tout en autarcie, autant que nous ne soyons pas seuls à le savoir !

XXXXXXXXXXXXXXXXXX

Alors ce pari, faisons-le. Parions, qu'effectivement, il y a "une manière de travailler avec d'autres" propre aux CCAF, et que ce tour de main n'est pas uniquement noué avec la singularité de chacun mais qu'il l'est avec une position particulière des CCAF quant à la transmission de la psychanalyse, en intension comme en extension.

Dans quelques temps, (il en faut toujours plus qu'on ne l'imagine), vous trouverez sur le site des CCAF une nouvelle page consacrée à cela.

Essayons donc de mettre un peu en lumière ce que nous faisons et voyons ce que nous rapportera cette mise.

Je vous invite donc, dès à présent, à me faire parvenir quelques lignes sur les travaux que vous menez chacun et chacune dans votre ville, région, etc...

Michèle Skierkowski

Mémoires d'un médecin aphasique

Petite note introductive aux Mémoires d'un médecin aphasique du Dr Saloz

Serge Hajlblum

Depuis des années j'ai sous le coude ce texte du Dr Saloz : "Mémoires d'un médecin aphasique". Les orthophonistes le connaissent : quelques-unes m'ont évoqué son existence, m'ont dit qu'il m'intéresserait, sans plus.

Tout s'est passé là comme si on avait affaire à un vieux papier de famille, qui passe quelques fois sous les yeux des uns et des autres, qu'on regarde avec cette pointe de respect dû aux vieilles choses qui ont résisté aux avatars de la vie, et qu'on repose soigneusement dans leur coin.

En lisant, il y a donc près de dix années, ces larges extraits dont l'écriture est datée de 1911 et la parution de 1918, dans les Archives de Psychologie, encadrée d'un commentaire de Naville (Je n'ai pas trouvé, depuis des années de recherche, le manuscrit complet de ces mémoires), j'ai été frappé par l'intelligence avec laquelle le Dr Saloz non seulement décrit ses troubles aphasiques mais rend compte de son retour à la voix, à la parole et au langage. Tout en n'oubliant jamais sa position de sujet. En même temps qu'il donne à savoir à la communauté médicale et autre, il donne à entendre que ce savoir ne va pas sans sujet.

Juste un mot dont chacun pourra tirer des conséquences au regard de la folie pseudo scientifique et prétendument objective qui s'empare, encore une fois, de nos sociétés aujourd'hui : ces désordres, liés, d'une manière ou d'une autre, à un incident neurologique, ne justifient en aucune manière de soumettre le sujet à la neurologie, aux neuro-sciences accompagnées de toutes leurs falsifications. Freud en a amplement témoigné de son côté : il en a élaboré la psychanalyse ; le Dr Saloz nous a légué son mémoire où il laisse aller la fonction du sujet.

Ce malentendu, ou comment n'en pas vouloir savoir quant au sujet dans la désagrégation de

ces fonctions –ce que j'ai appelé "Bruisures"- , est certes un bien entendu dans la réduction de l'humain à une machine servile, mais est démenti, jusqu'aux imprécations d'Auguste Forel[1] contre la psychanalyse et ses théories du sexuel, par tous ceux qui en ont été affectés.

Le Dr Saloz, en 1911, ne fait à aucun moment, même mention de la psychanalyse et c'est bien ainsi ; Mais à certains moments de son témoignage, il lui donne à savoir et à entendre.

Puissions-nous, nous psychanalystes, ouvrir notre ouïe.

Alors, bonne lecture.

Addenda. L'ensemble, présentation de Naville et texte de Saloz, sera placé sur le site des CCAF.

[1] Militant convaincu de l'anti-alcoolisme, auteur d'une somme sur la sexualité, on doit à ce directeur de la clinique du Burghölzli d'avoir introduit J. Bleuler pour sa succession.

Mémoires d'un médecin aphasique
Auto-observation et notes psychologiques
Du Docteur Saloz père, de Genève
Atteint d'aphasie totale suivie de guérison

(Ce texte a été reproduit tel quel, i-e avec son orthographe, etc.- MS))

« La plupart des mes notes ont été écrites dans un moment où je n'avais pas encore la faculté d'étudier les dissertations des auteurs sur les différentes formes d'aphasie, et par conséquent j'étais obligé de m'en remettre complètement à ma compréhension spontanée de ce phénomène si complexe, aidée, je le veux bien, des nombreux souvenirs du temps de mes études et de ma pratique antérieure. Mes réflexions et les conclusions de mon introspection sont donc absolument indépendantes de ce que j'ai lu ultérieurement sur ce sujet. »

§ 2. – Extraits des mémoires¹.

A. Notes sur les impressions du début de la maladie.

J'ai déjà dit [v. plus haut, p.3] que lors de mon accident d'embolie, sans avoir perdu connaissance, j'ai été *instantanément* privé de la faculté de parler et d'écrire. Mais j'ai pu faire comprendre par des signes, des gestes, des intonations variées, etc., que j'avais mes pensées, mes idées, mes conceptions, peut-être un peu modifiées quand même, comme floues ; j'ai le souvenir que tout me paraissait un peu tomenteux, un peu nuageux, comme dans un rêve ou plutôt un cauchemar ; je ne savais pas non plus si j'étais parti pour un autre monde ou quoi. J'avais à certains moments l'impression comme d'un voile qui s'appesantissait sur moi et me rendaient mes pensées floues comme dans un rêve les yeux ouverts ; j'avais aussi le sentiment lointain de choses déjà vues. La manifestation la plus pénible, la plus angoissante, comme phénomène psychologique et moral, c'est que je me sentais au figuré barré, muré comme dans un tombeau.

Sauf quelques mots tels que : oui, non, merci, s'il vous plaît, je ne pouvais absolument rien dire ni écrire ; *et non seulement je ne pouvais rien dire mais je n'avais rien à dire, en tant qu'expression de paroles. J'avais déjà toutes mes pensées, toutes mes conceptions ; c'était mes symboles que je n'avais plus à ce moment.* Mais le sens ou l'intuition du mot ou de la lettre me restait comme le souvenir d'un écho lointain qui me rappelait la chose. *J'avais donc perdu la mémoire, la mémoire du mot, mais il me restait le souvenir de la place qu'il occupait.* C'est pourquoi je conservais toujours le sentiment qu'il me reviendrait. Et en effet, je ne me suis pas complètement trompé, puisque j'ai graduellement pu parler, puis lire, puis écrire. Les progrès se sont faits insensiblement, c'est pourquoi ayant l'intuition de la chose, j'ai tant désiré qu'on conserve mes repères. *Mais il faut remarquer que j'avais déjà le sentiment spontané du besoin de m'instruire.* Je dis donc que j'avais fait comprendre à Mlle Biallon que je *voulais* commencer par le déluge, c'est-à-dire par les lettres. C'est alors que j'ai *pu* lui demander de m'acheter un petit traité élémentaire sur les lettres, diphtongues, syllabes, mots, etc. (l'*Alphabet des métiers* et le grand et le petit *Pautex*). Pendant longtemps, je ressentais le besoin de séparer les syllabes ; vous ne pourrez jamais comprendre la peine que j'ai eue à me fourrer ces choses-là dans la tête. Tout ce que j'ai dit de la lecture s'applique également à l'écriture, seulement j'ai maintes fois constaté qu'il y avait pour l'écriture un sentiment qui me poussait instinctivement à temporiser. Ça m'a rappelé ce que m'avait dit le professeur Dejerine à ce sujet.

Au moment de l'accident qui m'est arrivé, je me suis senti tout à coup désarmé, c'est-à-dire que j'avais bien conservé mes idées, mais j'ai eu subitement l'impression que mes instruments psychologiques me faisaient tout à coup défaut, en un mot que j'avais perdu mes symboles, c'est-à-dire mes moyens d'expressions de la pensée par la parole et l'écriture. Or, c'est une impression excessivement pénible et horriblement angoissante de se sentir ainsi muré comme dans un sépulcre. C'est dans ces conditions que l'on se rend mieux compte de la

¹ Dans ces extraits, nous avons respecté l'orthographe de l'auteur.

force de l'espérance, qui survit à tout, même au désespoir. Plus tard et insensiblement, j'ai eu le bonheur de sentir et de constater que peu à peu je récupérais les matériaux de la reconstruction de mes souvenirs commémoratifs, proportionnellement à la disparition graduelle des lacunes psychologiques de ma cervelle. Mais n'est-ce peut-être qu'un répit ? Je n'en sais rien. Si la fatalité veut que je meure bientôt et que j'aie le temps de me souvenir des derniers incidents de ma maladie, je pourrai dire ne toute sincérité que je suis mort deux fois, ce qui n'est pas précisément très gai, quoique en somme ma philosophie devrait m'empêcher de récriminer sur des événements que je n'ai pas pu éviter car, en définitive, le mérite d'un homme est dans *l'effort* sincère, et surtout dans l'effort sincère avec l'espérance de mieux faire.

Au moment où j'ai été frappé par mon embolie, j'ai senti tout d'un coup un grand bouleversement dans ma tête. Je me suis cru complètement fichu et je n'attendais plus que la mort, c'est-à-dire un coup de pouce qui devait me précipiter dans l'éternité, et j'ai été tout surpris de constater qu'en définitive j'étais encore en vie, mais j'ai eu l'impression quand même que ce n'était qu'un répit, une simple rémission. Ensuite a commencé pour moi ce travail extraordinaire dans mon cerveau, dont un homme ne pourra jamais se rendre compte, s'il n'a pas passé par là. Je ne comprends pas encore maintenant comment il s'est fait que je n'aie pas sombré ; il est vrai que j'ai eu constamment l'intuition que je devais absolument me cramponner à ma volonté si je ne voulais pas faire un naufrage définitif de ma raison. Maintenant vous me direz peut-être que ce n'est qu'une illusion ; que la récupération des éléments organiques, matériels et dynamiques de ma cervelle devait se faire quand même. C'est possible, mais ça n'empêche pas que l'espérance d'un côté et la volonté de l'autre peuvent et doivent y avoir contribué quand même. En tout cas, quoi qu'il en soit, je continue à travailler comme ci-devant ; je me dis que ce ne sera peut-être pas perdu pour tout le monde. Actuellement je suis en train de réparer les dommages de toutes sortes qui se sont produits dans mon cerveau par le fait même de mon embolie.

Souvent je repense aux incidents de ma brusque attaque suivie d'aphasie subite, et je suis arrivé à cette constatation que le phénomène *psychologique* qui a prédominé chez moi au début de ma maladie, dans l'intimité même de mon cerveau, a été u désir et un besoin impérieux de rechercher les éléments de toutes sortes que j'avais le sentiment d'avoir perdus sans l'espoir peut-être de pouvoir les retrouver : recherche angoissante de la chasse à mes idées et à mes conceptions, recherche de mes sentiments et de

mes sensations cérébrales, recherche de mes éléments verbaux, lecturiers et graphiques, recherche des éléments de la compréhension du mécanisme de mes réflexes cérébraux de toutes sortes, aussi bien au point de vue physiologique et pathologique qu'au point de vue psychologique et métaphysique. Or, le phénomène essentiel de cette recherche est toujours, quoiqu'on en dise, un phénomène de *volonté*. Je me souviens encore maintenant de la peine que j'ai eue à enregistrer les éléments multiples de ces recherches, mais je me souviens aussi de la satisfaction que j'ai éprouvée à retrouver ces éléments que je croyais perdus sans retour. Ces retrouvailles comptent certainement parmi les plus grandes satisfactions et je dirai même une des plus grandes voluptés cérébrales qu'un aphasique comme moi puisse goûter, car elle est basée essentiellement sur le sentiment d'un effort effectif satisfaisant accompli par la volonté dans des conditions de remémoration cependant souvent difficiles à enregistrer. Mais avant d'arriver à cette satisfaction, que d'efforts inutiles et infructueux, que de découragements pénibles et angoissants, que de constatations stériles !! On ne pourra jamais le comprendre, si l'on n'a pas passé par là.

B. NOTES PSYCHOLOGIQUES SUR LES DIFFICULTES ET LES LACUNES DU LANGAGE, ET SUR SA RESTAURATION PROGRESSIVE.

Quand on m'a dit de prononcer mon nom, je me rappelle très bien que mon nom ne me disait rien du tout. Puis quand on me l'a répété et fait répéter à plusieurs reprises, alors j'ai eu à ce moment-là comme un vague souvenir de sa reviviscence ; Saloz-Saloz-Saloz, répétais-je comme un écho lointain qui me donnait l'impression d'un rapprochement toujours plus prononcé jusqu'à ce que, par le fait de la distraction ou d'une sorte d'effacement temporaire, je l'ai de nouveau complètement oublié et que ce phénomène ait disparu pour un moment de ma mémoire. Puis il est revenu à un nouvel appel provoqué par une récurrence commémorative accidentelle de mon nom. Peu à peu et insensiblement j'ai fini par le posséder complètement. J'ai constaté ce même phénomène à propos des noms de toutes les personnes de ma famille, et de ceux des personnes dont j'avais l'habitude, par exemple le nom du professeur Prevost que j'oubliais régulièrement et très rapidement, le nom du Dr Andréa ou celui de M. R. Arnold, infirmier, que je ne me rappelais qu'incomplètement, oubliant toujours le son psychologique des mots. Je peux en dire tout autant de l'écriture au point de vue du phénomène psychologique sensoriel de la vue, c'est-à-dire que lorsqu'on m'a dit d'écrire mon nom, en me mettant

une feuille de papier sur la table, devant mes yeux, je ne me rappelais pas du tout ce que cela voulait dire. Ce n'est qu'au bout d'un moment que j'ai pu comprendre ce que l'on exigeait de moi. Alors je me suis livré à toutes sortes de tentatives plus ou moins fructueuses (voir photo).

Je me souviens parfaitement, c'était environ deux mois après mon attaque, que le professeur Prevost voulut me faire comprendre que je devais essayer de prononcer mon nom, mais que j'avais le sentiment à ce moment là que mon nom ne me disait rien du tout comme expression symbolique. Ce ne fut qu'après de multiples tentatives que j'ai pu en ressaisir le souvenir comme un écho lointain qui se rapproche de plus en plus, pour aboutir à mon nom effectif, mais qui disparaissait aussitôt comme s'il était voilé tout d'un coup par une espèce de gaze floue. A force de me le rappeler très souvent, j'ai fini par le posséder complètement. J'en ai déduit plus tard que les traces de mes souvenirs symboliques de la parole, de l'écriture et de la lecture, n'étaient pas détruites effectivement, mais annihilées par un simple effacement temporaire, et pouvaient disparaître et réapparaître tour à tour, à l'instar d'une plaque photographique non fixée. Dans mes exercices psychologiques, je me sentais à la fois acteur et spectateur.

Au début, sous le rapport de la lecture, je n'avais encore pas le mot ou la lettre qui ne me disaient rien du tout, mais j'avais le sens du mot ou de la lettre, ou le sentiment intuitif que j'avais la place pour le ou la mettre, c'est-à-dire en puissance, comme si j'avais un écho interne lointain qui me revenait en me les rappelant et qui m'avertissait qu'ils allaient venir, mais ce n'était pas sans de grands efforts de pensée et souvent vainement. C'étaient comme des voix intérieures qui m'avertissaient comme par une sorte d'extériorisation anticipée des expressions du langage parlé. J'ai fait la même observation pour la lecture à voix basse (chuchotement), et d'une façon beaucoup plus prononcée, c'est-à-dire que j'en ressentais un besoin impérieux. Ma famille a pu constater le fait, attendu qu'on m'entendait très bien essayer de chuchoter la lettre ou le mot avant de l'exprimer à haute voix d'une façon effective. Il y a de même entre la vue et l'ouïe un consensus physiologique et psychologique très difficile à débrouiller, de telle sorte que si je veux lire mentalement, je dois me représenter d'abord la lettre ou le mot, non seulement vu mais aussi entendu en puissance ; à plus forte raison dans la lecture effective.

J'ai eu souvent l'impression que je tenais la lettre, la syllabe ou le mot en puissance, mais que par le fait d'un *accroc intempestif*, les voies psychologiques ont été subitement comprimées, déviées, obliérées, coudées, etc., ou peut-être

inhibées temporairement dans certaines circonstances. Il en résulte souvent qu'à la place du mot, de la syllabe et surtout de la lettre initiale, c'est un autre élément qui vient les remplacer, ce qui donne au discours une allure souvent incompréhensible et baroque, et par suite un cachet de timidité et de mélancolie. Je ne suis jamais dans le cas de savoir au préalable si je peux m'exprimer ou non, c'est un sentiment très curieux. Ce n'est qu'après avoir constaté pratiquement que j'ai pu parler, que j'ai alors l'impression d'un effort avantageux et satisfaisant.

Quand j'ai commencé à lire, j'ai dû débiter naturellement par les lettres de l'alphabet. Je me souviens très bien qu'au début, la lettre ne me disait rien ; puis, plus tard, qu'il y avait des lettres que je ne pouvais pas avoir, surtout *b, c, f, g, l, m, n, p, r, t, v*. J'étais souvent obligé de recommencer l'a, b, c, pour avoir une lettre. *J'ai eu aussi une difficulté extraordinaire pour avoir les diphtongues. J'ai souvent le sentiment qu'il y a entre la lettre, la syllabe et le mot, une désharmonie que l'on ne peut pas vaincre facilement.* C'était bien encore autre chose pour l'écriture. Depuis quelques temps, je me suis exercé à *écrire*, mais *c'est aujourd'hui seulement que j'ai compris vraiment la supériorité de l'écriture phonétique.* Maintenant cela va mieux, mais c'est toujours difficile. J'éprouve souvent le besoin de me forcer moi-même et de m'entraîner, soit pour lire, soit pour écrire. Il faut bien comprendre la peine que j'ai eue pour me frayer ma propre voie, et encore une vois pathologique, à travers un dédale de cellules, de fibres et de tubes nerveux. C'est pourquoi j'avais toujours l'impression d'une difficulté énorme à suivre ma voie en ligne droite. Il me semblait surtout que des accidents multiples se produisaient pour entraver la bonne marche du phénomène psychologique, tels que accrocs, pannes, retards, déviations, retours en arrière, compressions, resserrements, dilatations, vagues vaso-motrices, inhibitions, etc. ; phénomènes que le psychologue non prévenu attribuerait à un défaut de compréhension, ce qui équivaut pour le profane à une déchéance intellectuelle. Mais une faculté entre autres m'est toujours restée, la *volonté morale* d'aboutir quand même et malgré tout.

J'oublie souvent tout de suite, probablement par distraction, la figure de la lettre et de la syllabe. Par exemple, j'oublie que dans le *p* le jambage doit être dirigé en bas et non en haut ; c'est pourquoi je dois séparer les syllabes et les lettres ; j'en peux dire autant de la lecture en général, et de la lecture mentale ou de la lecture à haute voix, tandis que la lecture à voix basse (chuchotement) me donnait l'impression d'un effort plus facile. Il est remarquable d'autre part

que ce n'était pas les mots les plus longs ou les plus compliqués qui me donnaient le plus de peine (par exemple Nabuconozor, popocatépetl, que je puis exprimer de moi-même par l'orthographe phonétique, ou quelques fois en me faisant épeler), mais plutôt de petits mots tels en, les, par, ne...pas, ne...plus, enfin, car..., en somme surtout les petits mots invariables ou de négation.

Je constate un changement dans la psychologie de ma lecture ; autrefois (au début de ma maladie), j'étais forcé de lire à haute voix, et j'étais distrait par le phénomène même de la vue et de l'audition physique, tandis que maintenant je puis lire plus facilement mentalement, sans être distrait.

En prêtant beaucoup d'attention au phénomène de mon écriture et de ma lecture en même temps, les deux choses se faisant pour moi concurremment, c'est-à-dire que je lis ma propre écriture en écrivant, ce qui est pour moi un besoin, j'ai fini par constater qu'un des plus grands obstacles venait du fait que la lettre écrite *entendue* est en retard sur la lettre vue. C'est encore un phénomène d'amnésie, vu que le souvenir de la lettre *vue* s'est déjà évanoui, tandis que le *son* de la lettre *parlée* persiste plus longtemps.

J'oublie non seulement la vue interne de la lettre ou le mot, avec ses différentes formes, mais encore leur son, avec toutes ses différentes forces, intonations, hauteurs, intensités, etc. Ce fait se produit aussi bien en lisant qu'en écrivant. Quand je chante, l'air ou la mélodie entraînent mes paroles, et j'ai l'impression que les voies nerveuses deviennent plus faciles et plus courantes.

Je répète encore que, abstraction faite du souvenir de l'idée elle-même, que je suppose toujours correcte, je suis quand même maintes fois obligé de prêter une attention soutenue au souvenir du phénomène du son et de la vue de la lettre sous le rapport aussi bien purement psychologique que physico-physiologique, c'est-à-dire que je suis obligé de me représenter d'abord le phénomène au point de vue mental, pour arriver ensuite au phénomène psychosensoriel de la vue et de l'ouïe, et enfin pour terminer au phénomène physico-physiologique et mécanique de l'expression matérielle effective de la lettre ou du mot. Mais tout cela ne se fait pas sans de multiples tentatives et essais plus ou moins infructueux, et c'est là que la volonté reprend toute sa valeur, dans le désir d'aboutir à une satisfaction non seulement psychologique mais surtout morale. Les mêmes anxiétés se produisent à tout bout de champ au début d'un essai psychologique quelconque. Je me rappelle encore l'histoire de mon Iodone

Robin dont je ne pouvais pas avoir le mot, étant donné que dans ce moment là je ne pouvais ni parler ni écrire, n'ayant pas même la faculté d'exprimer mes idées par des symboles intérieurs, c'est-à-dire par la représentation mentale du souvenir des signes matériels d'expression. Vous pouvez juger par là de la difficulté que j'ai eue à faire comprendre à mon entourage ce que je voulais. [Comme l'auteur le dit quelque part ailleurs, ceci se rapporte à un incident survenu très peu de temps après le début de la maladie ; notre confrère avait eu spontanément l'idée de se prescrire du iode en combinaison avec de la peptone, sous forme de iodone Robin.] Je le faisais surtout par des gestes, par l'expression de ma figure et de mon regard, et par quelques mots qui me restaient encore du souvenir des anciens temps. Je me souviens aussi de la peine que j'avais à gagner ma cause. Heureusement et par le simple fait du hasard, il m'est tombé entre les mains un prospectus de l'Iodone. Cela a été pour moi à ce moment là comme un éclair, comme une lueur, comme un révélation et une volupté en même temps. Alors j'ai pu faire comprendre à ma famille que je voulais absolument en avoir. Quelques temps plus tard, je ne pouvais pas avoir le mot de marasquin, et je disais toujours maraquecin, ou mascarin, sachant que ce mot commence par un M, mais ne pouvant pas avoir le mode de succession des différentes lettres du mot : je recherchais toujours les voies pathologiques resserrées, comprimées, tortueuses, oblitérées, coudées, obstruées, des tubes, des fibres et des cellules nerveuses qui se trouvaient dans le département de mon aphasie afin de les déboucher, de les redresser et de les découder. Je faisais de grands efforts pour remettre ces voies à l'état de correction ; je sentais très bien que la lettre, les syllabes et le mot allaient me revenir comme un écho lointain qui se rapproche toujours plus, jusqu'à ce que j'aie le sentiment d'un effort fructueux et fécond de détente.

Le professeur Prevost m'a fait le très grand plaisir de venir me voir hier soir et de me demander de mes nouvelles. Il m'a demandé d'écrire sous sa dictée quelques phrases d'un ouvrage imprimé de médecine. Je ne m'en suis pas trop mal tiré, je le crois du moins. Il a pu observer par lui-même le procédé que j'emploie instinctivement pour lire et écrire à voix basse en même temps, c'est-à-dire que je commence par les syllabes, puis par les mots, la chose se faisant le plus souvent en *chuchotant*. Je peux le faire aussi mentalement, mais cela m'est beaucoup plus difficile, attendu que j'ai besoin d'un effort de volonté beaucoup plus considérable. La difficulté vient de ce que j'ai besoin de voir non seulement la forme, mais encore d'entendre le son de la

lettre (mentalement ou effectivement). C'est un travail qui se passe dans les arcanes profondes de mon cerveau psychologique. J'ai pu moi-même prendre sur le fait, dans mon propre cerveau, ce phénomène que je considère comme une forte ébauche de cécité verbale, compliquée d'une encore plus forte surdité verbale.

C'est alors à ce moment là que se présentent pour moi des multiples difficultés provenant de ce que j'oublie encore souvent les éléments sensoriels et mouvementeux de la lettre, de la diphtongue, de la syllabe et enfin du mot tout formé. L'élément syntaxique ne suit qu'après un certain temps, très variable et très fluctuant du reste, suivant que ma propre compréhension de ma phrase m'a coûté plus ou moins de peine, ce qui revient à dire que dans mon cas, l'idée intuitive est souvent différente de l'idée formulée en ce sens que l'idée intuitive est plus floue que l'idée formulée. De là à la phrase complètement formée il n'y a qu'un pas, mais c'est justement ce pas qui est difficile à franchir, et que viennent gêner souvent des sortes d'interposition de gaze qui obnubilent en partie mes symboles et les rendent flous par moments. Quand ce brouillard vient à se lever pour une raison ou pour une autre, j'ai de nouveau l'impression d'un ciel plus serein.

Par moments et surtout le matin, j'observe chez moi un mélange de dysarthrie et de paraphasie littérale et surtout syllabaire. A part les transpositions fugitives et les chevauchements confus de lettres et de syllabes, dus à un oubli momentané de leur *son* et de leur place, ces éléments sont aussi adultérés par des intonations phonétiques défectueuses (machage de paille des Allemands), ou bien je crois posséder alors l'idée normale et idéale du mot complet, mais je suis quand même embêté par son extériorisation déficiente.

Dans la forme de *cécité verbale* que Mlle Nadine Skwartzoff ainsi que d'autres auteurs ont mentionnée, le phénomène défectueux essentiel provient surtout de ce que l'aphasique qui écrit ses mots sensément et librement avec ou sans les exprimer par la parole, peut les déclencher correctement en les projetant, pour ainsi dire, de dehors en dedans, cérébralement parlant, dans l'opération physiologo-psychologique de l'*aller* ou de l'*amont*, en suivant la direction des voies nerveuses correspondant au centre de l'écriture où s'élabore le phénomène psycho-mental adéquat, tandis qu'il ne peut plus les extérioriser de dedans en dehors par le phénomène inverse de la lecture de sa propre écriture, c'est-à-dire dans la direction de l'aval. J'ai eu souvent l'impression, surtout dans les premiers temps de ma maladie, qu'à ce moment-là, il se produit une espèce d'image de *soupape à déclenchement* servant d'écluse, qui s'ouvre de dehors en dedans, mais qui se ferme

tout de suite après de dedans en dehors, suivant ainsi l'arrêt forcé auquel l'aphasique atteint de *cécité verbale* est soumis vis-à-vis du retour éventuel du phénomène psycho-physiologique de l'auto-lecture de sa propre écriture. Ce n'est que par la conception de ce mécanisme que le profane peut comprendre que l'aphasique, qui peut écrire correctement et intelligiblement perd quand même la faculté de se *relire* séance tenante ; les phénomènes ne se produisent pas par les mêmes voies nerveuses.

En lisant un article de Lucas-Championnière relatif à sa propre élection à l'Académie des Sciences, j'ai pu me rendre compte de la difficulté qu'on éprouve non seulement à lire à haute voix (ou à voix basse) en écrivant, mais encore à comprendre certaines formes grammaticales ou syntaxiques dans lesquelles les petits mots, invariables ou non, jouent un rôle prédominant comme difficulté psychologique. Je reproduis le phénomène dans cette phrase authentique : « aussi toutes les grandes œuvres auxquelles j'ai participé sont-elles connues de nos lecteurs *mieux que qui que ce soit* ». Or vous ne pourrez jamais comprendre la peine que j'ai eue aujourd'hui même à me rendre compte, non pas de l'idée en elle-même, mais de ces multiples accidents psychologiques littéraires se rapportant à la *vue* des différentes formes de tous ces petits mots, et surtout aux *sons* de ces mêmes mots anticipant ou retardant les uns sur les autres, étant donné que j'écris en lisant à haute voix et surtout à voix basse.

Quoique qu'actuellement, je sois parvenu à récupérer en partie le souvenir, non seulement de la notion ou de l'idée du mot, mais encore du procédé de son expression générale soit par la parole, soit par l'écriture, le geste, etc., dans une forme à peu près satisfaisante (on me l'a dit du moins), je me rends assez bien compte par moi-même du déficit qu'il présente suivant ses acceptions, non seulement au point de vue de sa compréhension idéale lorsqu'il est isolé, mais encore et surtout au point de vue de ses associations avec d'autres mots qui lui donnent son sens compréhensif dans le texte de la phrase. C'est à ce moment-là que l'aphasique qui est en train de se ressaisir est obligé de se cramponner au mot pour ne pas lâcher son adhérence à l'idée. C'est là où la volonté, comme je l'ai dit si souvent déjà, joue un rôle très essentiel quand elle est encore en puissance. Je ne saurais mieux exprimer cette conception et ce sentiment en même temps, qu'en disant que *l'oubli du mot m'apparaît comme une sorte de décortication de l'idée par le fait qu'elle a perdu son enveloppe concrète, le mot, ou autrement dit qu'ils ont perdu tous les deux leur adhérence mutuelle et réciproque*. Tout cela, bien entendu, en supposant que cette perte

d'adhérence ou ce décollage n'est que transitoire et dû à de simples phénomènes de compression ou autres processus psychologiques ayant produit une sorte d'annihilation plus ou moins momentanée.

Le passage du souvenir de l'idée intuitive au mot formé, se fait à son tour par une récupération en sens inverse, c'est-à-dire par un recollage ou une nouvelle adhérence. Le sentiment de ce passage ne peut se comprendre par le profane ; l'aphasique seul et encore l'aphasique qui s'est ressaisi, peut s'en rendre compte. Il faut avoir passé par là pour pouvoir en saisir la conception parce que cette conception ne l'est devenue qu'ensuite d'un sentiment vécu.

Ce que l'on conçoit bien s'exprime facilement

Et les mots pour le dire arrivent aisément (Boileau)

A quoi j'ajouterai : surtout quand on a le sentiment de leur resouvenance.

Dans l'aphasie verbale, la persistance (ou la persévération) du souvenir du *son* du mot correct (ou de la lettre n'implique pas la conservation de sa notion compréhensive, c'est pourquoi je dis qu'il y a toujours à ce moment-là, dans l'aphasie verbale, un déchet plus ou moins fort de l'intelligence du phénomène et par conséquent du malade lui-même. [Le Dr Saloz illustre ici les deux concepts allemands du Wortlautbegriff et du Wortsinnverständnis].

J'insiste de nouveau, afin de mieux faire comprendre ma pensée, que chez l'aphasique entaché de surdité verbale *relative*, il existe en tout cas une sorte de paraphasie incomplète, (comme chez moi par exemple) caractérisé par le sentiment de la conservation quand même de l'idée intuitive du mot plus ou moins correctement énoncé, mais avec perte partielle du souvenir de son émission *non approprié à la circonstance*, ce qui donne très souvent au discours du dit aphasique cet air embarrassé, bourru, inquiet et souvent malheureux, parce que, sentant lui-même l'insuffisance de ses propres moyens de la compréhension de la notion du mot formé, il est toujours tourmenté par le sentiment d'oublier une partie de ses éléments, ce qui lui procure l'impression que l'observateur ne peut le comprendre, ce qui arrive en effet très fréquemment. C'est ce que j'ai voulu dire, sous une autre forme, en écrivant dans mon Journal que, chez l'aphasique atteint de cette forme de surdité verbale incomplète, le processus psychologique de l'intro-audition verbale (langage intérieur) est relativement conservé et peut donner lieu, dans les conditions les plus favorables, à une extériorisation vocale et phonétique plus ou moins correcte et plus ou moins appropriée à la circonstance. C'est ce qui

m'a expliqué et m'explique encore ce besoin presque forcé, chez moi, de *lire* ma propre *écriture* en la *parlant* à haute ou à mi-voix, afin d'avoir en même temps la satisfaction psychologique du *son interne* récupéré et celle plus métaphysique encore de l'auto-compréhension de la notion du *mot* écrit, lu et prononcé par moi-même. C'est un phénomène que j'ai constamment observé au cours de mon aphasie dès que j'ai pu suffisamment me ressaisir pour pouvoir parler, lire et écrire ma propre écriture, et encore maintenant je ressens un besoin préemptoire de le satisfaire.

On peut établir une analogie assez serrée entre le phénomène psychologique en question et celui dont j'ai parlé dans mon journal et qui a trait à l'observation que j'ai faite à propos de la faculté que je possédais, en me parlant à moi-même à haute voix ou à mi-voix, de conserver non seulement l'idée de la notion du mot, mais encore la persévération des sons psychologiques, ce qui me permettait de l'extérioriser correctement plus facilement et cela uniquement par le fait d'un recouvrement graduel dans le souvenir tardif de sa compréhension.

Pour autant que je puisse me souvenir et me rendre compte après coup de mes impressions d'autrefois, alors que j'ai été atteint de cette forme d'aphasie *très complexe*, mais caractérisée quand même surtout par de la surdité verbale, il y avait chez moi un déficit dans le souvenir de la représentation psychologique ou mentale du mot (ou de la lettre) au point de vue de son symbole *acoustique*, c'est-à-dire que j'oubliais très facilement par moments son *son* comme symbole verbal, pour ne conserver que le souvenir d'un bruit banal au point de vue physiologique. Mais j'ai conservé également le souvenir que ce déficit de la mémoire du symbole au point de vue de sa compréhension n'avait lieu que lorsque d'autres personnes me parlaient, tandis que si je me parlais à moi-même à haute voix ou à mi-voix, je me comprenais très bien, comme par le fait d'une espèce d'auto-intro-audition mentale, qui reproduisait mes propres paroles à l'instar d'un écho lointain qui se rapprochait de plus en plus pour finir par s'extérioriser ensuite par l'opération psycho-physiologique de la parole phonétique.

J'ai beau croire que je suis arrivé au bout de ma psychologie d'aphasique, ça ne m'empêche pas que je suis toujours obligé de recommencer : c'est ainsi que je crois avoir oublié de rendre compte du phénomène qui consiste dans le contrôle de la *vue* de la lettre par son élément *acoustique*. L'opération, chez l'aphasique en train de récupérer les souvenirs de ses symboles ne se fait pas d'un seul coup. Il est obligé de faire une combinaison (du moins en ce qui me concerne) du souvenir de la vue interne du symbole lu ou écrit

en même temps que parle à haute voix par celui de son *son*.

L'opération psychologique de la représentation symbolique de l'idée par la lecture, la parole ou l'écriture sous dictée, consiste chez l'aphasique amnésique d'abord dans l'élaboration du phénomène sensoriel (réceptif) et ensuite dans celle du phénomène mouvementeux (moteur). C'est ce qui m'explique en premier lieu que le phénomène *sensoriel* de la *vue* du symbole anticipe toujours, mais de très près seulement, sur celui de son congénère, le *son*, leurs centres cellulaires et leurs voies nerveuses respectifs étant certainement différents les uns des autres comme dispositions topographiques et ensuite que le phénomène actif (moteur) de l'extériorisation du symptôme demande en plus une opération mouvementeuse à laquelle participe le sens musculaire, indépendamment du sens purement phonétique. Je crois avoir déjà dit que c'est ce qui m'explique l'existence, chez l'aphasique amnésique, de ces multiples et variées erreurs de transposition de lettres, de diphtongues et même de mots, la mise au point de toutes ces opérations fautives exigeant un certain temps pour être de nouveau au taux normal.

Le phénomène pathologique de l'agrammatisme ou de l'akataphasie dérive d'autre part essentiellement de cette opération psychologique et physiologique fautive.

A propos de la propre rééducation (the *selfs reeducation*) d'un aphasique incomplet et temporaire comme moi, chez lequel le recouvrement de la *vue*, de la *forme* et du *son* de la lettre constitue à un moment donné une si grande difficulté que le malade est littéralement obligé de se cramponner à sa volonté pour pouvoir surmonter les multiples *impedimentas* psychologiques provenant de l'oubli du symbole vocal, graphique ou lectural, j'ai conservé très souvent l'impression que la pédagogie de cette éducation et ma faite. On aurait dû, en tout cas, multiplier les contrôles, c'est-à-dire celui de la *vue* par celui du *son* de la lettre, renforcés par celui de l'impression de son *relief graphique*, afin de contrôler l'élément sensible de contact par l'élément sensoriel de la *vue* ou du *son* ou des trois en même temps. On ne peut pas se rendre compte de l'importance pour un aphasique, de ce besoin de contrôle simultané, quelle que soit d'ailleurs l'opération psychologique (suppléance par changement de localisation) par laquelle l'aphasique est obligé d'opérer le recouvrement du souvenir de ses symboles.

En parcourant la littérature à ce sujet, j'ai eu souvent l'impression de l'insuffisance de ces notions pédagogiques, surtout qu'il ne s'agit pas dans ces circonstances de notions purement théoriques, mais au contraire de notions pratiques

qu'il faudrait savoir inculquer au malade entaché d'aphasie, quelque soit d'ailleurs sa forme, pour qu'il soit capable de combler le déficit de tous ses souvenirs.

Un malade atteint d'aphasie amnésique complexe (comme moi, par exemple), possédé du désir de récupérer ses souvenirs vocaux, lecturiers et graphiques, est obligé de s'astreindre et de s'exercer à un triple contrôle, à savoir :

1. Un contrôle de la parole par la lecture et l'écriture.
2. un contrôle de la lecture par la parole et l'écriture.
3. Un contrôle de l'écriture par la lecture et la parole.

Etant donné par exemple que ce dit aphasique a l'intention d'écrire une lettre à sa famille, il doit commencer d'abord par grouper ses idées de façon à en faire *mentalement* (langage intérieur) une proposition qui, jointe à d'autres, en font une phrase ; ces différentes phrases exprimées et extériorisées graphiquement constituent le sens et la teneur de sa lettre. Mais c'est à ce moment-là que l'opération psychologique devient encore plus compliquée et plus difficile pour lui, par le fait de ce besoin pour ainsi dire péremptoire qu'il ressent de tous ces contrôles multipliés, simultanés et forcés, obligé qu'il est le plus souvent d'écrire sa lettre en la lisant lui-même à haute voix ou plutôt à mi-voix. En effet, ce malade atteint d'aphasie amnésique complexe peut avoir perdu tout ou partie de :

1. L'idée de la notion ou du sentiment psychologique du *son*, de la lettre ou de la diphtongue ou de la syllabe, et pour finir du mot complet avec toutes les variations de leurs transpositions possibles (surdité verbale, aphasie de compréhension).

2. Il peut avoir perdu en même temps le sentiment de la *vue* psychologique, de la *forme* du mot de la phrase, avec toutes ses différentes composantes (aphasie sensorielle de la vue interne, cécité verbale). Je m'explique : ce malade qui a pu prononcer et écrire une phrase correctement est quand même incapable de se relire lui-même par le fait que les voies nerveuses de l'aller et du retour sont dissemblables.

Il a pu perdre d'autre part en même temps le souvenir des procédés cérébraux *mouvementeux* synergiques (centraux et périphériques) nécessaires à l'extériorisation des différents éléments de la phrase articulée (aphasie motrice pure ou par simple transmission).

L'existence de centres ou de voies nerveuses différentes pour chacune de ces trois fonctions physiologiques du langage est prouvée par la constatation des suppléances de toutes sortes (suppléances des districts voisins de l'hémisphère atteint ou même de l'hémisphère

opposé) qui viennent heureusement en aide au misérable aphasique.

C. AUTO-DIAGNOSTIC DU MALADE,
ET REFLEXIONS QUE LUI SUGGERE
SON CAS PARTICULIER

Je reste convaincu maintenant que les causes de mon attaque ont été multiples, aussi bien au point de vue de mon affection organique générale (emphysème, athérôme, artério-sclérose, néphrite interstitielle, hypertrophie du cœur avec dégénérescence de la fibre cardiaque, goitre basedowien (?) qu'au point de vue de l'affection cérébrale spéciale dont j'ai été atteint.

S'est-il agit d'une embolie plus ou moins volumineuse qui, partie du cœur gauche est allée se fourrer dans ma sylvienne gauche, ou d'une hémorragie banale qui a compromis, en même temps que l'intégrité de mes circonvolutions frontales et pariétales inférieures (pli courbe), aussi bien que les temporales, celle de mes capsules externe et interne gauches *sans participation du corps strié gauche* ? J'ai la conviction maintenant qu'il ne s'agit ni de l'une ni de l'autre. Voici les considérations sur lesquelles je base mon propre diagnostic.

Il y a longtemps déjà que j'avais ressenti une douleur pongitive dans la partie gauche de ma fosse temporale. Cette douleur débutait dans la nuit et persistait jusqu'au matin. Elle était parfois assez forte pour m'engager à prendre un médicament (antifébrine avec de la pulsatile (?). Le médicament me faisait passer la douleur. Or, du moment où mon accident m'est arrivé, je ne l'ai plus ressentie. D'où je conclus qu'il s'est produit à l'origine de ma sylvienne gauche un changement topographique qui a modifié les conditions organiques de cette douleur. Je suppose que ce changement a dû se développer par le fait de la dégénérescence tortueuse et épaissie de ma sylvienne gauche en produisant dans l'intérieur même de l'artère, une rupture des tuniques intima et média, tandis que l'adventice a résisté. Il en est résulté une petite hémorragie ou tumeur sanguine dans l'intérieur même des parois artérielles, comme qui dirait un *anévrisme disséquant*, avec trombose autochtone consécutive, qui a comprimé les éléments cérébraux adjacents tout en privant le lobe atteint de sa circulation artérielle et veineuse, sans compter toutes les altérations et dérivations nerveuses qui en ont été la conséquence et le sont encore au point de vue spécial de l'aphasie proprement dite et de ses multiples fluctuations pathologiques et psychologiques. En résumé et pour conclure, je trouve que j'en ai suffisamment pour faire un mort.

Voici donc comment je peux m'expliquer d'une façon sommaire le développement de mon *anévrisme disséquant* et le changement quasi instantané qu'il a dû apporter dans la constitution de mes éléments cérébraux circonvoisins. Il a dû donc en résulter une trombose qui a privé subitement et momentanément peut-être mes éléments cérébraux de leurs matériaux de toutes sortes, soit par le fait de l'anévrisme disséquant lui-même et de ses conséquences topographiques, soit par le fait de la *compression* des éléments voisins et du retentissement à distance qui en a été le résultat au point de vue anatomique, psychologique et même métaphysique. J'insiste spécialement sur ce dernier point. Après ce premier choc, dont je ne peux pas encore calculer toutes les conséquences, il a dû s'établir des suppléances multiples aussi bien au point de vue de la circulation sanguine qu'au point de vue de la circulation nerveuse, les dites suppléances ayant dû se produire non seulement d'un district cérébral à l'autre ou d'un lobe à l'autre, mais encore d'un hémisphère à l'autre.

Resterait à savoir, en cas de répétition, si le département localisé à ma *sylvienne* gauche dans la partie bouchée (obstruée) est définitivement compromise et si l'on ne peut compter que sur une suppléance collatérale du cerveau droit, ou si, au contraire, on peut supposer qu'après un certain temps, dans le département de ma sylvienne gauche, dans la partie localisée de mon lobe cérébral gauche, l'artère est en train de se désobstruer, soit par résolution, soit par d'autres processus analogues. *C'est là le « hic », comme on dit, car si je ne peux plus compter sur mon cerveau gauche et s'il arrive une lésion analogue (embolie ou hémorragie) dans mon cerveau droit, alors qu'est-ce qu'il m'arrivera ? Je serai floué à l'égard de mon cerveau en général. Enfin, il faut compter sur une bonne chance et se dire que l'adage « non bis in idem » est quelque fois vrai.*

Comment pourrait-on se rendre compte si mon cerveau gauche est en train de se *décloncher* ou s'il opère une espèce de suppléance sur le cerveau droit ? J'ai le sentiment que c'est ce premier cas qui est le vrai, attendu que la sensibilité a constamment diminué dans les membres (côté droit). Je n'ai jamais ressenti des douleurs proprement dites dans la tête du fait de mon embolie, mais j'ai eu beaucoup d'angoisses physiques et surtout morales. Pendant longtemps, je ressentais un sentiment d'étourdissement, qui m'était très pénible (d'étourdissement). Maintenant cela va beaucoup mieux.

C'est ce qu'on ne pourra jamais savoir au juste, attendu que je n'ai aucune *sensation* qui me permette de me rendre compte des

changements qui se seraient opérés dans mes circonvolutions cérébrales à ce point de vue. Cependant, comme je l'ai déjà dit à plusieurs reprises, j'ai le sentiment que les éléments organiques et dynamiques de mon hémiaesthésie me paraissent rigoureusement proportionnels aux éléments psychologiques de mon amnésie, ce qui semblerait prouver, par simple déduction métaphysique, qu'il s'est opéré dans mes circonvolutions cérébrales du côté gauche des changements organo-dynamiques adéquates.

Les *sensations* des fluctuations de mon hémiaesthésie me semblent en effet jour par jour, être corollaires de mes *impressions* purement psychologiques. Je ne peux pas vous en dire davantage.

Le changement a pu se produire soit par résolution pure et simple, ou soit par transformation fibreuse des éléments de mon artère sylvienne, dont il est résulté peut-être une sorte de débouchage du canal artériel, avec restitution de son calibre antérieur redevenu perméable, ou encore peut-être l'occlusion définitive de mon artère ne s'est-elle produite que sur un espace relativement circonscrit et restreint.

A partir du moment où j'ai été frappé par mon attaque, je n'ai plus ressenti cette douleur dans ma fosse temporale (ou sphénoïdale), mais elle a été remplacée par une sensation encore plus désagréable de plénitude intracrânienne (pour ne pas dire intracérébrale), se traduisant par le sentiment que la surface de mes circonvolutions cérébrales étaient bourrée de coton. Peu à peu cette sensation a diminué progressivement, et maintenant je n'en constate plus que des traces, sauf au réveil, à partir en général de 4 heures ou 5 heures du matin, moment où cette sensation se reproduit plus fortement pour diminuer de nouveau. Lorsque je me lève entre 6 et 7 heures du matin, je me sens de nouveau assez bien. Je me souviens parfaitement que cette sensation physique (ou physiologique) que je ressentais plus fortement à certains moments, s'accompagnait d'un sentiment psychologique corrélatif dans la diminution de mes idées, c'est-à-dire que le flou de mes conceptions correspondait tout à fait à la sensation d'un brouillard dans mon cerveau. Je l'ai dit souvent au cours de ma maladie, à l'occasion de mes recherches sur la psychologie de mon aphasie *vivante*. J'ai le sentiment qu'il existe chez moi une correspondance intime entre mes sensations cérébrales physiques et physiologiques et mes impressions psychologiques, correspondance tellement intime que j'ai le sentiment qu'elles procèdent de la même essence matérielle et spirituelle.

Immédiatement après mon attaque, j'ai constaté, comme je l'ai déjà dit dans mon journal, une parésie très prononcée de la sensibilité de tout

mon côté droit, de la tête aux pieds. Ce symptôme très pénible a diminué progressivement, mais avec des fluctuations journalières provenant d'une foule de circonstances, souvent capricieuses en apparence, mais dans lesquelles j'ai toujours constaté une concordance remarquable de mes sensations pathologiques somatiques avec celles de mes impressions psychologiques, surtout au point de vue de l'élaboration plus ou moins difficile des éléments de ma parole.

En ce qui concerne la possibilité et la fréquence de phénomènes hémiplegiques, je n'ai jamais constaté que la moitié droite de mon corps (membres et face) fût plus faible à droite qu'à gauche, comme force musculaire, abstraction faite de l'affaiblissement général des premiers temps. Il n'en est pas de même de certains phénomènes oculaires. Par contre, j'ai toujours eu le sentiment que mon sens musculaire était diminué notablement à droite. Ce sentiment persiste du reste encore maintenant, quoique beaucoup moins prononcé, et je crois que c'est ce qui donne à ma démarche cette apparence d'allure boiteuse, souvent très manifeste suivant les circonstances.

Il y a des moments où j'ai comme une autoimpression d'une véritable pléthore cérébrale d'éléments *sensibles* ; à ce moment là, j'éprouve un besoin impérieux de bayer (ou bailler) pendant un temps souvent très long sans savoir besoin ni de dormir, ni de manger, et ce qu'il y a de plus curieux encore, c'est que c'est à ce moment là que j'ai le plus l'impression que mon hémiaesthésie et corollairement mon aphasie subissent une diminution assez prononcée, comme par le fait d'une sorte de décharge. Si ce n'était pas une illusion, ce serait alors le cas de considérer ce phénomène d'origine intracérébrale comme un pur réflexe *psychosensitivo-moteur*.

J'ai eu constamment le sentiment, même au plus fort de ma maladie, que mon aphasie avec amnésie de la parole et de l'écriture avec tous ses dérivés psycho-métaphysiques, a toujours été en corrélation avec ma parésie hémianesthésique associée à cette impression réitérée que les circonvolutions de mon hémisphère gauche étaient bourrées de coton. Je crois d'autre part qu'il faut rattacher ma parésie hémianesthésique au sentiment que j'avais d'une espèce d'insensibilité cérébrale générale qui se faisait remarquer dans de multiples phénomènes que j'aurai beaucoup de peine à détailler séance tenante, mais qui s'exprimaient aussi bien au point de vue matériel et organique, qu'au point de vue psychologique et intellectuel.

Au point de vue pratique, du moins pour ce qui me concerne, je constate tous les jours avec satisfaction qu'à mesure que mon hémianesthésie diminue, les phénomènes aphasiques, avec toutes leurs complications psychométaphysiques,

suivent une démarche décroissante correspondante. C'est donc, il me semble, une preuve à l'appui de cette conception que la matière et l'esprit, et vice-versa, sont si intimement liés ou confondus qu'ils ne font plus *qu'un*. En somme, dans ces conditions de vie organique cérébrale, comme du reste dans tous les phénomènes, c'est une question de distribution de *forces* concourantes préposées par la nature en vue de la *finalité*.

Et voilà de nouveau que je fais une incursion dans le domaine de la métaphysique ; c'est curieux, mais je ne peux pas m'en défendre.

Comme je l'ai dit tout à l'heure, je suis satisfait quand même d'avoir pu constater aujourd'hui une certaine persistance de mes idées et dans mes conceptions antérieures et actuelles. Cela me prouve aussi que j'ai conservé depuis mon attaque une certaine rectitude de jugement et une certaine sagacité dans la juste appréciation des motifs dont il faut savoir faire la balance.

Ce que je sais très bien d'autre part, c'est que ce qui s'est produit une première fois peut se produire une seconde, et que dans ces conditions –là, il ne me resterait plus qu'à espérer une inondation ventriculaire pour avoir la chance de mourir en beauté sur une table d'autopsie où l'on pourra constater, j'espère, le bien-fondé de mon propre diagnostic.

Il est bon pour un aphasique comme moi, en train de récupérer sa propre recommandation cérébrale, de revenir de temps en temps sur le souvenir de ses conceptions antérieures par l'opération de l'introspection mentale. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut juger par soi-même des progrès accomplis et des résultats définitivement acquis. C'est ainsi que je suis parvenu, dans le silence de la pleine campagne, à faire mon propre diagnostic différentiel, tout seul, sans aucune aide, diagnostic agrémenté d'un schéma colorié avec légende explicative, dessiné complètement par moi-même.

Je me suis livré à cette élaboration laborieuse déjà dans le courant de l'été passé (1912) et je puis dire avec quelque fierté que j'ai été satisfait de mon propre travail. Je l'ai montré à ma femme et à mes fils, ainsi qu'à M. le Prof. Prevost qui a eu *l'air* d'être tout surpris que j'aie pu arriver à ce résultat. On pourra m'objecter évidemment que je ne suis pas difficile, mais que voulez-vous ! On fait ce que l'on peut. C'est déjà bien joli pour un aphasique comme moi, qui suis surtout *verbo-auditif déficient* en train de récupérer ses éléments de toutes sortes, d'en être arrivé là.

Le clou de mon diagnostic différentiel a été de comprendre que mes éléments cérébraux avaient été simplement annihilés momentanément par la compression exercée par mon anévrysme

disséquant, mais non détruits définitivement par un autre processus pathologique cérébral quelconque.

Plus je songe à mon histoire d'aphasie, plus je reste persuadé, comme je l'ai dit il y a longtemps déjà, que j'ai été atteint par cette espèce d'aphasie complexe caractérisée par un mélange d'aphasie de Broca et d'aphasie de Wernicke, ou autrement dites : aphasie d'expression et aphasie de compréhension, c'est-à-dire en d'autres termes, aphasie motrice compliquée de surdité verbale, de cécité verbale (alexie) et d'agraphie, sans compter les multiples sous-ordres, tels que : akataphasie, agrammaïsme syntaxique, et tous autres déchets grammériens.

Puis, peu à peu, soit par le fait d'une décompression graduelle de mes éléments cérébraux, ensuite peut-être d'une diminution régressive de mon, anévrysme disséquant, ou bien par le fait d'une circulation collatérale supplémentaire excessive dans les districts circonvoisins de ma sylvienne (circulation artérielle, veineuse, lymphatique et nerveuse), j'ai récupéré peu à peu le déficit de mes éléments et je suis arrivé aujourd'hui à un état relativement satisfaisant au simple point de vue de la diminution in globo de mon aphasie.

En ma qualité d'ex-aphasique ayant eu la chance de pouvoir récupérer une partie des éléments de mon entendement antérieur, je pose en fait et sans risquer d'être contredit par tout neurologue un peu expérimenté en cette matière que, par le fait même de la maladie qui a produit l'aphémie, l'aphasique est entaché, d'une manière générale, d'une diminution plus ou moins forte de son intelligence, mais que cette diminution n'est que relative à son état antérieur et nullement à celle d'un homme normal doué d'une intelligence banale ordinaire. C'est donc dire que l'appréciation de cette diminution ne peut être que purement comparative et adéquate seulement à la somme des facultés dont l'aphasique reste encore privé à ce moment là. Je fais remarquer à ce propos que je ne parle que d'intelligence, et nullement d'instinct et surtout d'intuition.

Certaines personnes de ma famille et de mes amis et connaissances (par exemple M. le professeur Revillod) ont trouvé que j'étais un peu excité ou agité dans la conversation. Je ne me rend pas compte de ce qui en est réellement, si ce n'est qu'une simple apparence ou se cela provient surtout de ce que j'ai besoin, pour faire part de mes idées à d'autres personnes, de les exprimer par la parole dans la conversation. Or, c'est à ce moment là que je sens le plus le besoin de faire un effort pénible et difficile pour recouvrer non seulement mes idées à l'état de correction, mais encore de me représenter par la pensée le souvenir de mes symboles sensoriels auditifs, pour finir en

dernier lieu par la conception voulue de l'obligation de faire jouer les ressorts de mes éléments moteurs réflexes articulatoires, c'est-à-dire purement *secondaires* au point de vue de l'aphasie amnestique proprement dite. De là à la parole extériorisée effective, il n'y a qu'un pas. C'est pourquoi je me rends compte très bien que cela doit donner à ma conversation une allure un peu bizarre, baroque, peut-être emphatique et en tout cas probablement un peu prolixe, par le fait que je suis obligé de me lancer (amoder ou embryer) pour m'entraîner dans des voies nerveuses de toutes sortes qui constituent justement le complexe aphasique amnestique si difficile à surmonter et dans lequel la volonté joue un rôle prédominant quand même.

Il y a des moments où j'ai le sentiment d'une espèce d'interférence ou d'une polarisation de mes *idées*, c'est-à-dire que leur choc me fait l'impression au lieu de me les éclairer, de produire au contraire, dans leurs éléments, une obscurité partielle, naturellement, au point de vue psychologique s'entend. J'ai le sentiment à ce moment là qu'il existe des espèces de lacunes ou des trous passagers dans mes conceptions, avec un sentiment *impérieux* d'être comblés d'une façon quelconque pour émerger de nouveau de l'obscurité à la lumière. Mais on me dira certainement que ce n'est déjà plus de la psychologie, que c'est déjà de la métaphysique, puisqu'il s'agit de désir et de volonté.

Je viens d'observer les travaux que je fais faire dans ma chambre de bain. J'avais le sentiment que toutes les opérations mécaniques se faisaient bien, mais lentement, comme si mes propres opérations *intellectuelles* se faisaient également par à coups et naturellement lentement. A ce propos, je constate souvent que j'oublie mes propres idées, c'est pourquoi j'ai soin de noter tout de suite mes pensées. C'est encore un phénomène d'amnésie pure.

Mais je m'aperçois que je fais tout un traité d'autopsychologie ; c'est le moment de cesser car je suis fatigué quand même.

Avant ma maladie je faisais toutes choses plus lentement, tandis que maintenant je suis toujours plutôt pressé en général, mais surtout de travailler, comme si j'avais l'instinct de ma mort prochaine. J'espère aussi que, si ma composition a quelque chose d'enfantin, on voudra bien me le pardonner en raison de la difficulté de mon travail, puisque je travaille pathologiquement mon propre cerveau.

J'ai maintenant une vague compréhension de tout ce qui me reste à faire pour parvenir de nouveau à mon taux cérébral normal antérieur, et je constate à ce propos qu'il existe très souvent un antagonisme irréductible entre la raison ou l'intelligence et le sentiment.

Souvent mes pensées me font l'impression comme d'un champ inculte, non défriché, sur lequel j'aurais semé des idées incidentaires épisodiques de toutes sortes dont l'enchaînement manque de suite. Je retrouve parfois dans mes souvenirs lointains des détails instructifs que l'on m'a donné dans mon enfance, avec cette différence que mes voies nerveuses et circulatoires, jadis normales étaient déjà tracées ou en puissance de le devenir, tandis que maintenant mes voies pathologiques actuelles sont dérangées par de multiples incidents psychologiques dont la conséquence, pour l'enchaînement des idées, est que leur suite métaphysique immédiate est très souvent interrompue, ce qui donne à mes conceptions l'impression de quelque chose de décousu, d'irrégulier, de haché, de non-suivi, de fluctuant, etc.

Je trouve quand même que c'est déjà bien quelque chose de pouvoir se rendre compte de cette faculté d'introspection à laquelle j'assiste dans mon propre cerveau.

En tout cas, j'ai l'intuition que quelque chose chez moi n'a jamais sombré, c'est la volonté morale d'aboutir quand même malgré les diverses fluctuations de mon état pathologique cérébral actuel. Sous ce rapport, je crois avoir toujours conservé le sentiment de la rectitude.

Je relis de temps en temps, à l'occasion d'une idée ou d'une pensée, la relation de mes souvenirs psychologiques, afin de me rendre compte si ces différentes pensées, nées sous l'empire de conceptions absolument indépendantes et libres de toutes autres considérations antérieures et m'apparaissant comme complètement spontanées, ont bien toujours la même valeur et la même teneur en éléments métaphysiques. Or, je constate avec plaisir que tout en me répétant souvent, je ne me contredis jamais, du moins à ce qu'il me semble. C'est pour moi une satisfaction plutôt agréable qui me prouve que mes idées ont une certaine consistance et une certaine stabilité dans la rectitude et dans la sagacité de mon jugement. A ce propos, j'insiste de nouveau sur le fait, prédominant pour moi, du phénomène général de l'oubli : oubli de l'idée en général ; oubli de la conception spéciale des éléments psychologiques de la parole et de l'écriture ; oubli des faits dans une certaine mesure (mais pas toujours cependant et heureusement) ; oubli des opérations psychologiques en ce qui concerne l'écriture personnelle ou imprimée et l'écriture des chiffres, tandis que j'ai conservé une grande partie de ma valeur au point de vue du *calcul mental* ; oubli enfin de certains sentiments (émotivité) qui prédominaient chez moi auparavant et dont la disparition me laisse l'impression d'un certain calme et d'une certaine indifférence inaccoutumée

pour le moment. Il n'y a qu'une seule chose que je n'ai jamais oubliée, c'est *la volonté d'agir* et de faire pour le mieux.

Je dois dire cependant que tous ces phénomènes relatifs à l'oubli ont une tendance très prononcée à diminuer progressivement de telle façon que j'espère revenir sous peu à mon taux normal.

J'ai très souvent l'impression d'une espèce de maladresse ou d'une gaucherie manifeste, au propre comme au figuré, physiologiquement et psychologiquement parlant. Je me rends très bien compte que je dois bassiner mon entourage, surtout avec mes histoires d'aphasie et de psychologie. Mais que voulez-vous ? C'est un tel besoin pour moi de m'exprimer d'une façon quelconque que j'en profite. Il y a si longtemps déjà que je n'ai pu le faire que je me sens maintenant heureux de pouvoir extérioriser mes idées, mes pensées, mes sensations et mes sentiments, mes illusions et mes aspirations. Il faut ajouter que je constate moi-même comme un besoin de ma propre introspection mentale qui me fait réaliser dans mon propre cerveau les fonctions d'acteur et de spectateur en même temps. J'ai souvent le sentiment que je me répète affreusement à tout bout de champ, mais je continue quand même mes élucubrations psychologiques, tellement c'est pour moi un besoin péremptoire. J'ai souvent l'impression que j'agis comme un enfant, comme un bébé qui recommence sa vie psychologique sur nouveaux frais. Il faudrait pouvoir juger des progrès que l'on fait dans la bonne direction (ou dans la mauvaise) mais c'est quasiment pour moi impossible, vu que justement je n'ai pas encore récupéré le sentiment de ma propre faculté de jugement rectificatif sous ce rapport, comme sous bien d'autres. J'ai cependant l'impression que j'y arrive peu à peu, ce qui me fait espérer un bon résultat de ma persévérance. Est-ce que je m'illusionne ? En somme, je n'en sais rien du tout moi-même. Je constate cependant avec plaisir qu'au point de vue pratique, mes opérations intellectuelles se font d'une manière de plus en plus facile, quoique toujours lentement, il est vrai : ainsi par exemple, je peux écrire des lettres d'affaires de différentes sortes dont les membres de ma famille ont pu constater la teneur correcte, mais difficile quand même au point de vue de la composition rapide littérale et littéraire. Je peux maintenant donner des consultations à des amis qui semblent (on me l'a dit du moins) être empreintes d'une certaine rectitude de jugement et d'une certaine sagacité dans les arguments au point de vue clinique. Tout cela n'empêche pas que, quand je me souviens de ce que j'étais encore il y a moins d'un an, lorsque mon embolie est venue fondre sur moi, je n'ai pas lieu d'être précisément fier des

changements anatomiques, physiologiques, pathologiques et métaphysiques qui se sont opérés chez moi. Quand je songe qu'il a suffi d'un bouchon couenneux (thrombus) qui est venu se fourrer dans ma sylvienne gauche pour produire de telles transformations dans mon cerveau, je reste abasourdi quand même. Mais, c'est égal à tout prendre, je trouve que cela va mieux quand même et que je peux espérer une récupération graduelle des éléments organiques et dynamiques de ma cervelle. Mais pour cela, il ne faudrait pas recommencer à faire tout de suite une nouvelle embolie dans ma sylvienne gauche ou une hémorragie dans mon artère opto-striée de l'un ou de l'autre côté, car dans ces conditions-là, il n'y aurait plus moyen de regagner le temps perdu, même en supposant que mon cerveau droit puisse suppléer dans une certaine mesure mon cerveau gauche par l'hypertrophie compensatrice de ses propres éléments.

Quant au point de vue purement psychométaphysique de mon aphasie, je cherchais précédemment quelquefois à comparer les complexus des éléments de mon discernement à un char disposé suivant la rectitude normale, mais si pesamment chargé qu'il suffisait du moindre accident pour le faire chavirer et le mettre en briques, ou d'un château de cartes dont les joints pèchent par un excès de mobilité et dont par conséquent tout prêt à déguiller, mais *un quelque chose* restait pour moi debout, qui avait fini par émerger de la profondeur des ténèbres à la clarté de la lumière, et *ce quelque chose*, c'est encore la persistance de la *volonté*. Ce qui e frappe le plus dans ces circonstances, c'est justement cette *persistance latente* de mes éléments non seulement psychologiques, mais encore métaphysiques reposant en somme sur la base de ma mémoire encore présente, ce qui revient à dire que *je veux absolument me souvenir*.

A ne considérer que le phénomène purement psychologique de l'aphasie concernant la difficulté ou l'impossibilité de parler et d'écrire, je me demande de quelle façon il s'est produit chez moi. Est-ce que j'ai été atteint d'une aphasie amnestique (ou amnésique), c'est-à-dire de cette forme d'aphasie dans laquelle on a effectivement l'idée du mot (ou de la lettre), mais dans laquelle on se sent dans l'impossibilité de s'en servir comme image auditive ou visuelle, ou de la cécité verbale combinée de surdité verbale, c'est-à-dire de cette forme d'aphasie dans laquelle on a le sentiment d'une impossibilité de comprendre le *sens* du mot ou des symboles qui en font partie, malgré la conservation de l'ouïe et de la vue et de l'intégrité de l'intelligence ?

Je crois en somme qu'il s'est produit chez moi une sorte de mélange varié de mes éléments psychologiques en ce qui concerne ma faculté de

parler et d'écrire de telle sorte qu'à ma logopédie proprement dite s'est associée de la surdité verbale compliquée d'une légère cécité verbale, ce qui en fait, dans ces conditions, un véritable complexe embrouillé de mes éléments psychologiques chevauchant les uns sur les autres, sans oublier la part qui revient à l'élément métaphysique.

En effet, quand *j'oublie* le mots, je *sens* parfaitement bien qu'il se produit avant tout chez moi une lacune, un défaut, un trou (au figuré) dans l'expression matérielle des éléments de l'idée (symboles). Ce qui revient toujours à dire que l'oubli du mot ou de la lettre (déficit dans la mémoire des symboles) est un phénomène de sensibilité transformée par polarisation ou interférence, à l'instar d'une plaque de tourmaline, au propre comme au figuré.

A ce propos, il me semble parfois que la patine du temps (die Zeit) a passé sur mes souvenirs récents, tandis que mes souvenirs anciens et éloignés acquèrent au contraire une vigueur et une reviviscence extraordinaire.

En résumé et pour conclure, j'ai la conviction que chez moi le phénomène logopédique proprement dit de l'aphasie est secondaire et réflexe, tandis que le phénomène amnésique est primaire, attendu qu'il est basé essentiellement sur l'élément primordial et métaphysique de *l'oubli*.

Je vais vous dire une chose qui va vous surprendre probablement, parce qu'elle a l'air d'un paradoxe : c'est que l'aphasique qui a eu la chance de se ressaisir ne se souvient déjà plus des innombrables opérations psychologiques fautives, pénibles et laborieuses, par lesquelles il s'efforçait de récupérer le souvenir de ce qu'il avait le sentiment d'avoir perdu. Je dirai même que c'est un besoin impérieux, chez l'aphasique, en train de guérir, de se ressouvenir de la nature de certains de ses *oublis*, et que ce besoin est même très instructif pour le neurologue et surtout pour l'aphémique lui-même, quoique souvent très angoissant moralement pour le convalescent, parce qu'il ressent une obligation intense de recouvrer la mémoire des innombrables opérations psychologiques forcées et souvent fautives par lesquelles il a dû passer pour vaincre les obstacles de toutes sortes qui s'opposaient chez lui à la ressouvenance du phénomène normal, alors que, aphasique encore à ce moment, il était contraint de contourner des difficultés sans nombre de toutes espèces provenant des efforts que la destruction, corrélatifs psychologiques et anatomo-pathologiques, et la dilacération partielle et surtout la compression des éléments nerveux, a pu produire, en suite desquelles la rectitude des voies cérébrales a été plus ou moins compromises par le fait aussi de l'encombrement des matériaux

dans le district attenant, défaut que l'aphasique récupéré est obligé de s'efforcer de corriger.

Ce sera le cas de faire graver sur mon tombeau cette épitaphe : "Ci-gît un homme qui a recouvré la parole après en avoir perdu le souvenir."

D. REFLEXIONS THEORIQUES SUR L'APHASIE EN GENERAL

Il n'y a guère que huit jours environ, sauf quelques rares essais antérieurs et infructueux d'ailleurs, que j'ai commencé à lire des fragments du Traité de Charcot, en y joignant quelques tentatives de compréhension plutôt obscures pour moi de la brochure de Grasset (sur le cas Lordat). Je me suis mis, pour autant que j'ai pu le faire, à étudier les différentes théories relatives à mon histoire d'aphasie.

L'impression qui m'en est restée jusqu'à présent, c'est qu'on confond en général facilement l'aphasie purement motrice, qui n'est, à mon sens, qu'un phénomène psycho-moteur réflexe de mouvements d'articulations, avec l'aphasie amnésique de la parole et de l'écriture qui, elle alors, est un phénomène essentiellement de *sensibilité* beaucoup plus compliqué, altéré qu'il est par la transformation de ses éléments psychométaphysiques polarisés ou interférés, comme on voudra. La mémoire ou le souvenir des mots, soit qu'il s'agisse de la parole ou de la lecture, soit qu'il s'agisse d'écriture, ne sont d'autre part que des pierres et des matériaux devant servir à l'édifice préposé à la reconstruction ou tout au moins au rhabillage du phénomène ci-dessus mentionné. En tout cas, pour moi, quelque chose émerge des profondeurs de ma pensée, c'est la *volonté* d'aboutir quand même et malgré tout.

La mémoire n'est pas une entité métaphysique ou plutôt ce n'est pas une faculté abstraite ; c'est un phénomène essentiellement de *sensibilité transformée*, localisée dans l'écorce cérébrale, c'est-à-dire qu'il y a dans nos circonvolutions des noyaux cellulaires disséminés par groupes dont chacun correspond à une mémoire partielle. De là vient que la mémoire est souvent un phénomène essentiellement changeant, modifiable et dépendant de multiples conditions physiologiques, pathologiques et psychologiques de la circulation sanguine et nerveuse.

Par exemple, sous le rapport des altérations de la parole et de l'écriture, il y a entre l'aphémie proprement dite et ses différents dérivés toute une gamme de modifications souvent transitoires, de telle sorte que le phénomène du souvenir fautif et partiel de la faculté de la parole et de l'écriture est souvent plus ou moins caractérisé pour un moment, tandis qu'un instant

après, c'est un autre phénomène analogue qui vient prendre sa place. Il faut bien aussi tenir compte des fluctuations passagères, transitoires et purement dynamiques du phénomène de l'*inhibition*.

Quoique qu'il en soit, ça n'empêche pas que la mémoire (ou le souvenir) avec tous ses multiples degrés et toutes ses altérations variées (déficit, manque, insuffisance, etc.) est, comme je l'ai déjà dit, un phénomène de *sensibilité* transformée en éléments psychologiquement polarisés ou interférés. Il en est de même de la faculté du *jugement* et du *discernement* à tous ses degrés (rectitude ou aberration), tandis que la volonté est un élément de motricité essentielle, transformé par le "*primum movens*" en actes psychologiques, métaphysiquement parlant.

Or, qui dit déficit de la mémoire dit altération de sensibilité, quelque soit le mécanisme cérébral organo-psychologique en jeu du point de vue des différentes spécialisations (centres spéciaux). A ce propos, je dois dire que certains auteurs des plus autorisés ne disent souvent que des naïvetés. C'est ainsi, par exemple, qu'ils s'appesantissent surtout sur la question des centres : centre de la parole, centre de la lecture, centre de l'écriture, centre de la vue des lettres et des mots (cécité interne ou psychologique) centre de l'audition des lettres et des mots (surdité interne ou psychologique). On dirait vraiment que ces centres fourmillent dans nos circonvolutions cérébrales comme des abeilles dans une ruche. Ces auteurs ne comprennent pas certainement qu'en fait de psychologie, c'est souvent la fonction qui fait l'organe. Autrement il faudrait alors admettre qu'il existe chez les humains des centres cérébraux *préformés* de par la Nature et l'Hérédité, puisque ces mêmes hommes, qui n'ont jamais su ni lire, ni écrire, ont cependant pu se faire comprendre à d'autres et par d'autres par la faculté qu'ils ont de s'inscrire et de s'éduquer d'une façon quelconque.

Voici comment je comprends cette question des centres cérébraux de la parole et de l'écriture : il y a primitivement dans nos circonvolutions cérébrales des carrefours cellulaires reliés par des fibres nerveuses. Or, plus le travail de ces cellules et de ces fibres est régulier et intense, plus les voies nerveuses sont entraînées et polies par le fait du frottement, d'où diminution des obstacles. A force d'y revenir incessamment, les éléments organo-psychologiques s'hypertrophient et continuent à la longue par produire des carrefours fibro-cellulaires dont les parois sont beaucoup plus polies et beaucoup plus glissantes, et d'autre part leur gangue névrologique plus épaissie que dans les autres circonscriptions cellulaires. C'est alors le cas de dire qu'à ce moment-là l'organe fait la fonction, et qu'on peut parler de centres

adéquates de la parole et de l'écriture, ce qui n'empêche pas qu'on a jamais constaté par la vue, dans les autopsies, l'hypertrophie de ces centres.

L'aphasie dite purement motrice est caractérisée par un phénomène d'*oubli* provenant d'un déchet dans le souvenir des *mouvements* relatifs à la parole (et à l'écriture), et comme tels, ils rassortissent secondairement au sens musculaire par voie réflexe. Il me semble, d'autre part, qu'en parlant de *mémoires d'actes moteurs*, pour l'expression des mots parlés ou écrits, on se livre à un véritable paradoxe.

L'aphasique est obligé de se cramponner à ses éléments cérébraux, c'est-à-dire de s'efforcer de surmonter les accidents de toutes sortes qui viennent l'assaillir et qui encombrant les carrefours cellulaires et les voies nerveuses afin de les débayer ou de les désobstruer, ou tout au moins d'en contourner les difficultés au moyens des diverses suppléances. Ce n'est qu'à ce prix qu'il peut compter sur une récupération possible, non seulement de la faculté de la parole articulée et de l'écriture, mais encore et surtout de la faculté de *compréhension correcte* de leurs symboles.

La différence essentielle qui existe entre les auteurs qui se sont occupés d'aphasie et moi, c'est que ces auteurs considèrent les choses au point de vue surtout descriptif, c'est-à-dire qu'ils ne tiennent compte en général que des faits anatomiques, physiologiques et pathologiques, et nullement des considérations psychologiques adéquates, attendu qu'ils n'en peuvent comprendre ni l'essence, ni la conception formelle, tandis que moi qui suis dans la maniche, j'agis comme acteur et spectateur en même temps. Il en résulte que pour moi, qui suis un aphasique bien vivant, je considère les faits pathologiques surtout au point de vue *dynamique*, c'est-à-dire à l'état de vie circulante et fluctuante, tandis que les pathologistes qui observent des aphasiques ne considèrent essentiellement que les autres côtés de la question, surtout le côté « autopsie », ce qui fait que les dits observateurs s'acharnent à décrire le point de vue purement objectif des innombrables et variées dispositions organiques du cerveau (fibres, cellules, faisceaux, éminences, noyaux, commissures, ponts, lobules, lobes ou hémisphères, etc., etc.), et ne se rendent pas compte que c'est la lumière interne qui, pour l'aphasique en train de faire sa propre rééducation, éclaire et fait brûler l'essence de toutes ces conceptions.

C'est dans ces circonstances qu'un aphasique, comme moi par exemple qui, ayant eu la chance, par le fait de l'évolution de mon attaque, de recouvrer la plus grande partie de ma faculté d'introspection mentale (je dirais même plus aiguisée à certains égards que chez un

profane ordinaire, par le fait justement de ce besoin forcé de recherche), peut mieux comprendre certaines opérations psycho-physiologiques qui se passent dans l'intimité même du cerveau et qui sont lettre close pour l'observateur objectif, qui sera alors forcé naturellement, de se rabattre sur la contemplation des lésions d'un cerveau d'aphasique, modifiées par la maladie et mort ensuite d'une façon quelconque, c'est-à-dire privé de toutes ces opérations de sensibilité et de motricité telles qu'elles se passent psycho-physiologiquement chez l'aphasique vivant.

J'admets volontiers qu'au point de vue aussi bien scientifique que pratique les recherches de l'anatomiste pathologiste concernant les lésions cadavériques chez un homme mort aphasique, sont peut-être aussi utiles que celles qui concernent les opérations purement psycho-physiologiques de ce même aphasique vivant. Ce que je veux dire simplement en d'autres termes, c'est que le contrôle des lésions cadavériques ne devrait pas se faire en dehors du contrôle des opérations psycho-physiologiques qui évoluent chez l'aphasique vivant.

Pour en revenir en mon point de départ, j'insiste de nouveau sur le fait que l'aphasie, quelle que soit sa forme (aphasie motrice d'expression ou de transmission, ou aphasie sensorielle de compréhension) est toujours basé essentiellement et primordialement sur le phénomène de l'oubli, et par conséquent sur un phénomène de *sensibilité*, peu importe pour la conception même de la chose que cette sensibilité soit normale ou altérée. Il s'ensuit donc que le phénomène articulatoire (moteur) ne peut être et ne doit être considéré que comme un phénomène déjà réflexe et secondaire. C'est ce qu'a voulu dire Pierre Marie en soutenant avec juste raison qu'il y a toujours dans une aphasie quelconque un déchet primordial de la compréhension de l'idée même du symbole, que vient compliquer, il est vrai, mais d'une façon purement secondaire, le phénomène d'anarthrie, ou plus exactement celui de la dysarthrie.

En résumé et pour conclure, je m'appuierai surtout sur la conception des déficits de toutes sortes qui encombrant la question de l'aphasie, au sens général du mot :

1. Déficit dans la mémoire comme faculté générale d'abstraction, surtout au point de vue de la conception de la *volonté*, comme « primum movens » de toute activité.

2. Déficit dans les mémoires partielles relatives à la compréhension des notions de toutes sortes nécessaires à l'enregistrement des faits, des actes et des idées elles-mêmes.

3. Déficit enfin dans les mémoires partielles présidant à l'élaboration des opérations

psychologiques de la parole, de la lecture, de l'écriture, de la mimique et de la musique. La somme de tous ces déficits sans la possibilité d'une récupération suffisante des gains équivaut à la perte ou à la faillite de l'intelligence. C'est pourquoi j'insiste encore une fois pour terminer sur cette question de la récupération désirable et possible de toutes ces mémoires.

Cette espérance est le baume réparateur et consolateur que je m'efforcerais à l'avenir d'appliquer à moi-même à titre d'aphasique récupéré, à tous mes confrères en aphasie.

Voici mon testament psychologique !
J'ai dit.

Voici comment je pourrais schématiser au point de vue didactique la conception des déficits des différentes fonctions du langage :

1. La *logoplégie* ou aphasie motrice ou par transmission, dans laquelle le déficit de la mémoire est surtout articulatoire et mouvementeux (aphasie d'expression).

2. La *cécité verbale*, dans laquelle le déficit de la mémoire est surtout sensoriel (aphasie sensorielle).

3. La *surdité verbale*, dans laquelle le déficit de la mémoire est surtout compréhensif au point de vue de l'idée même de la lettre ou du mot 'aphasie sensorielle de compréhension).

Les déficits de ces différentes fonctions du langage chevauchent facilement les uns sur les autres et en font ainsi souvent un complexe essentiellement fluctuant et mobile, pour ce qui me concerne moi-même en tout cas.

La majorité des auteurs qui se sont occupés d'aphasie ont tendance à croire que le phénomène qui joue le principal rôle dans l'aphasie dite motrice ou d'expression, est une opération psychologique consistant essentiellement dans un défaut de la mémoire du mécanisme lui-même de la lettre ou du mot extériorisé. Je crois que ces dits auteurs font une confusion entre les phénomènes dysarthriques en général et ceux de l'aphasie motrice proprement dite, dans laquelle c'est l'oubli de l'idée même du mécanisme articulatoire qui prédomine. Ces auteurs ont l'habitude de dire à ce sujet que l'aphasique moteur conserve son langage intérieur, mais que c'est la faculté motrice d'extériorisation *seule* qui lui manque, sans se douter que le premier degré de cette opération psychologique incorrecte réside justement dans un déficit de la mémoire de l'idée du symbole lui-même, et par conséquent dans une altération de sa sensibilité, quels qu'en soient du reste ses éléments primordiaux antérieurs.

On dit et on croit communément que l'aphasie dite motrice ou par transmission provient d'une difficulté dans les centres moteurs de l'articulation et de la coordination de la parole,

de l'écriture, etc..., mais on oublie précisément que l'aphasique a perdu la faculté commémorative de mettre en jeu ses centres d'expression, c'est pourquoi je dis toujours que l'aphasique doit commencer à récupérer d'abord l'idée de la lettre (ou du mot), pour se livrer secondairement à toutes ces opérations psychologiques complexes consistant à débrouiller les multiples souvenirs des éléments internes (ou mentaux) de la *vue* et du *son*, pour continuer ensuite par la recommémoration des facteurs articulatoires et coordinatoires de l'expression du mot parlé ou écrit, pour aboutir enfin à l'extériorisation et à la matérialisation du phénomène proprement dit. Or, la série de toutes ces opérations psychologiques suppose, chez l'aphasique incomplet et temporaire, la récupération de la mémoire à tous ses degrés.

Dans l'aphasie amnésique, on ne possède pas non seulement le mot (ou la lettre), c'est-à-dire l'expression matérielle de l'idée par ses symboles, mais encore on n'a pas même toujours la compréhension des éléments de l'idée effective du mot, c'est-à-dire qu'on a bien le sens intime ou l'intuition, vu que la sensibilité cérébrale générale persiste quand même, mais qu'il se fait dans l'idée elle-même du mot un défaut, une lacune, un trou au figuré, plus ou moins persistants ou plus ou moins fugitifs. C'est ce qui me fait dire qu'on a souvent le sentiment d'une interposition entre l'idée des éléments symboliques du mot (ou de la lettre) et leur souvenir comme si les éléments du phénomène n'étaient pas détruits mais simplement voilés ou partiellement effacés, à l'instar d'un cliché photographique dont les éléments, au lieu d'être complètement fixés, seraient au contraire fugitifs et passagers.

L'aphasie avec amnésie de la parole et de l'écriture n'est jamais un vice de prononciation

proprement dit. Le défaut d'articulation provient uniquement de l'oubli de la lettre, de la diphthongue, de la syllabe ou du mot complet, avec des groupes de transposition littéraux souvent variés et défectueux, qui donnent aux mots ou à des groupes de lettres un caractère souvent baroque, bizarre, haché, et même quelques fois incompréhensible, mais toujours pour moi en tout cas, avec la faculté de se reprendre, ce qui au dire des pathologistes, est caractéristique de l'aphasie dite motrice vocale, à l'inverse de l'aphasie amnésique sensorielle (cécité et surdité verbale). Je n'admets pas cette conception différentielle, du moins dans la forme tranchée des psychologues, attendu que dans l'aphasie dite motrice, le phénomène fautif, quoique souvent passager et par conséquent remédiable, de l'oubli du mot (ou de la lettre) est quand même un phénomène de sensibilité transformée, et prédomine toujours sur l'élément moteur d'articulation, qui est, dans ces conditions d'aphasie, un phénomène psycho-réflexe secondaire.

A propos de la question, si difficile pour moi, que j'ai exposée tout à l'heure, j'ai l'intuition et la conviction très ancrée dans ma cervelle que je suis dans le vrai, mais que je ne sais pas si je pourrai jamais faire comprendre à d'autres personnes les multiples difficultés non seulement de la conception métaphysique, mais encore et surtout de l'exécution psychologique et physiologique du phénomène. En tout cas, j'ai le sentiment que ce n'est pas commode du tout. Il faudrait pour cela avoir une faculté spéciale d'introspection mentale, doublée d'une autofaculté d'acteur et de spectateur en même temps, que je ne possède que très peu malheureusement.

Bibliothèque pour une île déserte

Bibliothèque pour une île déserte

Michèle Larnaud vous propose d'emporter :

« L'arrière pays » d'Y. Bonnefoy

Inter-Associatif Européen de Psychanalyse

L'insatisfaction de Lacan

Texte rédigé à partir d'une intervention prononcée lors du séminaire de l'Inter-Associatif Européen de Psychanalyse, organisé à Paris les 2 et 3 décembre 2006 par Espace Analytique, sous le titre : "Que transmettons-nous de l'enseignement de Jacques Lacan ?".

Jean-Jacques Blévis¹

Au Cercle Freudien, il arrive parfois que nous nous moquions nous-mêmes de l'usage intempéré que nous faisons de deux signifiants que nous avons placés bien haut dans notre rapport à la chose analytique dans l'association : « l'hétérogène » et « l'éthique de l'énonciation ». Pourtant au-delà de l'agacement que peut susciter le recours trop souvent incantatoire à ces deux signifiants, leur valeur analytique reste pour nous pertinente, notamment quand il s'agit de transmettre l'enseignement de Lacan.

La transmission de cet enseignement concernant la clinique soulève une question particulière. Plus encore, n'hésitons pas à dire qu'elle est en elle-même un problème.

Elle soulève une question particulière du fait du choix de Lacan qui, contrairement à Freud, renonça assez vite à soutenir son enseignement théorique à partir de récits cliniques issus de sa propre pratique. Et c'est un fait que si Lacan ne se priva pas de faire référence au matériel de la clinique psychanalytique, il le fit quasi-exclusivement en ayant recours à l'exposé de cas rapportés par d'autres analystes.

Mais que, pour d'autres raisons encore plus déterminantes, ce rapport particulier de Lacan à la clinique soit aussi un problème qui nous concerne directement aujourd'hui, c'est ce que je souhaite faire entendre dans cette courte intervention qui s'efforcera, conformément au principe des interventions des séminaires de l'Inter-Associatif Européen de Psychanalyse, d'énoncer l'idée directrice d'une question et de donner les éléments propres à un développement ultérieur de l'idée avancée afin de l'exposer à l'épreuve de la critique...

« La clinique, c'est le réel en tant qu'il est l'impossible à supporter. » Vous connaissez la formule...D'où la nécessité qu'il y ait plus d'une langue pour s'y confronter.

Résumons les termes de l'hypothèse que je souhaite exposer aujourd'hui :

Si depuis ses débuts Lacan s'est engagé aussi loin dans la voie logique et topologique – et

notamment à partir du moment, pour lui sans retour, où il eut recours au nœud borroméen – c'est aussi, selon moi, parce qu'il éprouvait une constante insatisfaction quant à sa pratique. Et lorsque je parle ici de sa pratique, je fais référence avant tout à sa pratique de psychanalyste avec ses analysants.

Cette hypothèse s'est progressivement imposée à moi.

Si je n'ai pas été en analyse avec Lacan, ni même en contrôle avec lui, j'ai eu par contre une certaine idée de son questionnement dans le cadre de la pratique de la passe à l'AFP, en tant que passeur. Je rappelle ce fait qui me semble avoir plus de portée que seulement statistique : à l'École freudienne de Paris, une majorité de candidats à la passe était issue du divan de Lacan. De la procédure de la passe elle-même, il n'est pas douteux qu'il en attendait aussi d'être éclairé non seulement sur ce qui se passait dans la « boule » de quelqu'un qui décidait d'occuper la place du psychanalyste, mais aussi sur ce qui était resté en souffrance dans les analyses qu'il avait conduites. « N'est pas fou qui veut » avait-il dit. N'empêche que Lacan cherchait à rendre compte de la folie propre au sujet humain et à savoir comment le parlêtre s'en débrouille comme sujet. Ma lecture et relecture des derniers séminaires, et notamment celles du séminaire *Le sinthome*, ont fini de m'en convaincre s'il en était encore besoin. Cela emporte un certain nombre de conséquences.

Je vais tenter d'en rendre compte très brièvement. L'exigence de rigueur qui tenaillait Lacan l'a conduit à cette aventure inachevée, et sans doute « interminable », des nœuds borroméens, jusqu'à cette tentative de concevoir « un nœud borroméen généralisé » où il se perdit... Notons que parallèlement, fort de sa lecture très personnelle de Joyce, il en vint également, quant à la pratique de la langue et de l'interprétation de l'analyste, à les concevoir sous la forme d'une équivocité généralisée. Et d'une certaine manière, les deux démarches me semblent aller de pair, même si un écart de plus en plus grand se trouvait là séparer

¹Psychanalyste, membre du Cercle Freudien.

une pratique de la langue poussée à ses ultimes extrémités d'une topologie censée en répondre rigoureusement.

De la part d'un analyste qui porta si haut les exigences que l'exercice de la psychanalyse impose aux psychanalystes, l'une des qualités de Lacan que j'apprécie le plus, c'est paradoxalement le peu d'idéalisation qu'il avait de la chose analytique, et donc cette liberté si personnelle qui lui permettait d'assumer, sans trop de problèmes, ses propres contradictions théoriques. Nouant les idéaux de la psychanalyse à ce qui se présente comme le réel de sa pratique, il se donnait justement les moyens d'opérer une sortie des idéalizations qui sinon risqueraient et risquaient de refermer inexorablement sur elles-mêmes les découvertes de Freud. De là se dégagèrent des propositions théoriques, non seulement pour la cure, mais aussi pour l'institution analytique.

Théorie et pratique, certes nouées ensemble mais distinguables, et sûrement à distinguer.

Par exemple : à la proposition du 5 octobre 1967 qui tente d'énoncer ce qui est visé de réel dans la passe, répond en 1978, à Deauville, son « Bien entendu, c'est un échec complet cette passe.¹ »

Entendons que l'un n'exclut pas l'autre, que le constat de Deauville ne rend pas caduque « la proposition d'octobre » et n'abolit en rien le réel qu'elle désigne ; d'où il apparaît possible d'entendre encore autrement ce que, lors de ce séminaire, Jacques Nassif énonçait à propos de « la stratégie lacanienne » qu'il définissait comme étant celle de « revendiquer l'échec ».

« Prise en compte du Réel » et « désidéalisation » vont donc de pair chez lui, ce qui n'est pas si fréquent. Au point que pour beaucoup, après plus de deux décennies de mise sur piédestal du symbolique en majesté, le temps vint d'y hisser le réel. Cela n'était pourtant pas la voie prise par Lacan, qui insista tant pour que nous considérions comme équivalentes les trois dimensions R, S et I. Notons cependant une chose étrange. Alors que le système binaire a été récusé par Lacan au profit du ternaire (R.S.I en l'occurrence), en ce qui concerne sa pratique il n'aura jamais cessé d'avoir deux fers au feu, et là encore particulièrement lors de ces dernières années de séminaire. D'un côté, la rigueur d'un « rendre compte » de son expérience par un recours de plus en plus accentué à la topologie des nœuds, à quoi répondait de l'autre, dans sa pratique d'analyste, la quête d'une langue inventive, celle du poète devenant alors toujours plus le modèle pour

l'interprétation : « Nous n'avons que ça, l'équivoque, comme arme contre le sinthome », dit-il dans le séminaire².

La forte tension à l'œuvre entre ces deux pôles nous montre, me semble-t-il, que Lacan n'a jamais vraiment cru que les mathèmes suffiraient à transmettre intégralement l'analyse.

Je reviens donc sur ce qui est sans doute pour moi une question majeure de notre rapport à Lacan sur le plan de la clinique.

Lacan, disais-je, était insatisfait quant à sa pratique et la passe était aussi pour lui un moyen de tenter de savoir à quoi s'en tenir. Là aussi déception. L'insatisfaction dont je parle me semble porter sur deux aspects différents :

1°) Le premier intéresse la doctrine et la rigueur logique qui seule, pour lui, doit permettre de rendre compte de l'expérience.

2°) Le deuxième concerne directement la conduite des cures, étant entendu le rapport étroit en ces deux points.

Ajoutons que ce premier point est en dépendance du second et que seules les limites et les butées de l'analyse dans les cures elles-mêmes induisent les relances de la théorisation.

On aura compris que le point de passage entre les deux est bien le champ du transfert pour ce que, seul, il ouvre à cette possible « guérison » attendue de l'analyse.

Je relève donc comment, en 1977, coup sur coup, à deux reprises, Lacan manifesta cette insatisfaction.

Après avoir dit que la psychanalyse était une pratique délirante et s'être référé à Freud pour affirmer qu'« un psychanalyste ne doit jamais hésiter à délirer », le 5 janvier de cette même année, lors de la session d'ouverture de la section clinique à Vincennes, Lacan répond à un participant qui lui rappelle qu'un jour il avait affirmé qu'il était psychotique.

« Oui, j'essaie de l'être le moins possible, dit-il. Mais je ne peux pas dire que ça me serve. Si j'étais plus psychotique, je serais probablement meilleur analyste. »

Ce qui renvoie, en effet, à quelques remarques que, deux ans auparavant (le 24 novembre 1975), Lacan glissa à son auditoire américain de Yale.

« La psychose est un essai de rigueur. En ce sens, je dirais que je suis psychotique. Je suis psychotique pour la seule raison que j'ai toujours essayé d'être rigoureux. »³

N'y a-t-il pas quelque chose de fou dans la logique et le déploiement de cet essai de rigueur ? Souvenons nous qu'un jour, il convint que les

¹ Lacan .J, Conclusions aux « Assises de l'École Freudienne ; l'expérience de la Passe » à Deauville le 8 janvier 1978, *Lettres de l'École Freudienne de Paris*, n°23, p.181

² Lacan .J, Livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, 2005, Seuil, p.17

³ Lacan. J, *Scilicet n°6/7*, Paris, Éditions du Seuil, 1976, p.9

nœuds, cela rendait fou. Folie dont il est conseillé de ne pas trop encombrer nos analysants, car l'analyste n'écoute pas avec la topologie mais avec ses oreilles, c'est-à-dire avec son inconscient, et il n'intervient que dans sa « lalangue ». Alors autant que cette langue ne soit pas de bois...N'empêche, pas moyen d'échapper à cette rigueur pour donner chance à une écriture de l'expérience analytique. Pour Lacan, à la fin, c'était par les nœuds ; mais il reconnut lui-même que pour d'autres analystes, cela pourrait passer par autre chose. À condition d'être capable de s'y mettre avec la même rigueur et d'en soutenir le pari...

Et j'en viens à la deuxième occurrence où Lacan manifesta la sienne insatisfaction.

Le 17 mai 1977, dans son séminaire⁴ :

« Il n'y a que la poésie, vous ai-je dit, qui permette l'interprétation et *c'est en cela que je n'arrive plus dans ma technique à ce qu'elle tienne*⁵ ; je ne suis pas assez poète. Je ne suis poète assez. » N'insistons pas sur le "poète" de Desnos, ou même sur le pas « po(a)tasser »...

Est-ce là, retour ou reste d'idéalisation, l'ultime recours de l'analyste, que nous sommes tous à l'occasion, lorsqu'il constate que la résistance dans la cure laisse inanalysé un point de folie de l'analyste ou de l'analysant ? Ou encore lorsque, transfert aidant, cette "folie à deux" se démontre être "la meilleure garantie" pour que se perpétue, insoupçonnée, la folie même dans la structure que maintiendrait donc « sinthomatiquement » ce transfert. ?

Et ce n'est pas tout à fait terminé, je poursuis. Ou plutôt Lacan poursuivit ; il persévéra, comme il dit en une autre occasion. Il persévéra, non pas seulement pour lui-même, mais pour les analystes et la psychanalyse, puisque l'exigence de rendre compte de son action était pour lui une sorte de commandement éthique.

Un an plus tard.

Le 9 mai 1978, en conclusion du IX^e congrès de l'Ecole Freudienne :

« Alors comment se fait-il que par l'opération du signifiant il y ait des gens qui guérissent ?... Comment est-ce que c'est possible ? Malgré tout ce que j'en ai dit à l'occasion, je n'en sais rien. C'est une question de trucage. Comment est-ce qu'on susurre au sujet qui vous vient en analyse quelque chose qui a pour effet de le guérir, c'est là une question d'expérience dans laquelle joue un rôle ce que j'ai appelé le sujet supposé savoir. Un sujet supposé, c'est un redoublement. Le sujet supposé savoir, c'est quelqu'un qui sait. Il sait le

truc, puisque j'ai parlé de trucage à l'occasion, il sait le truc, la façon dont on guérit une névrose. » Comment usons-nous de cet immense continent, ou plutôt de cette sorte d'archipel, de paroles et d'écrits que Lacan nous a légués ? Comment en usons-nous pour mieux nous y retrouver dans l'acte que nous avons à soutenir auprès de ceux qui nous ont fait la confiance de s'adresser à nous ? Il me semble que nous ne cessons de déplacer l'effet de son énonciation – une énonciation qui se révèle être au fondement de l'éthique de l'analyste - pour autant qu'elle est cette « énigme portée à la puissance de l'écriture »⁶, et que nous savons que cette énonciation n'est pas "toute".

⁴ Lacan.J, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, D'après J.Lacan, *L'Unebévue*, numéro 21, Hiver 2003-2004, p.125-126.

⁵ Je souligne cette phrase en usant des italiques.

⁶ Ibid, p.153

Convergenca

DE UNA LENGUA A OTRA... LA LENGUA EXTRANJERA

Intervention au congrés "El Psicoanálisis y otros saberes", México, octubre 2006

Lucía Ibáñez Márquez

¿De donde viene? Mi acento solicita con frecuencia en los otros esta pregunta de apariencia banal y sin embargo tan íntima.

A esa intrusión ingenua de lo social, respondo según el ánimo y el humor del día.

Vengo de algún lugar lejano; de ahí donde el cacao deja sabor amargo; de donde los chiles pican; pues verá usted, vengo justo de aquí mismo...de a un ladito de donde usted viene.

Al escribir me doy cuenta que finalmente esas piroetas que seguido provocan la risa, llegan a decir algo de ese real tan íntimamente ligado a la lengua: la lengua, viajera, carga con ella el origen y el trayecto.

Me emociona mucho regresar a mi tierra y más aún para estar hoy con ustedes y sostener la invitación de REAL. La entrada de REAL a Convergencia coincidió con el momento en que acepté asumir la delegación de los CCAF a éste Movimiento asociativo. Recuerdo que entonces escribí, que quizás ésta coincidencia sería el augurio de lo que iría en el orden de las cosas. Vendría a México por el psicoanálisis, aquí donde se enracina en mí, el lazo más íntimo a la lengua y a la tierra desconocida, tierra inconsciente de eternos secretos, de donde emerge, como un soplo palpitante, la chispa del viviente y con ella, la maravilla de lo sorprendente.

Me viene con frecuencia, de acercar la experiencia del análisis al del viajero siempre en camino. No pienso sólo al de las epopeyas orientales, sino también al viajero al alma gitana en los tiempos modernos, entusiasmado más por el trayecto y sus desvíos, que por el destino.

El viajero analista sabe algo de su deseo por el viaje, de su interés por las lenguas, pero sobre todo sabe que no sabe lo que advendrá en cada tierra que no puede imaginar. El deseo no es sólo de hablar el paisaje, de leerlo, sino el que este también le hable. Es la voz al viaje que se dice del viajero, llamado que le permite retomar el camino, y a veces, en una forma casi de contagio, que algún otro se descubra viajero en su compañía.

Comenzaré por decir como resonó en mí la lectura del título a las Jornadas « El psicoanálisis y otros saberes » y la propuesta de hablar de la

práctica del análisis en lengua castellana. Practico el análisis en Francia donde residí desde hace años, bien que el inicio de mi experiencia analítica se dió en México durante mi cura y con un tiempo de práctica en éste mi país. El español y luego el francés son mis lenguas de referencia al análisis y escribiendo este trabajo me pregunté, ¿Y como resuenan ahora en mí los escritos freudianos que leí por la primera vez en español? ¿Y los conceptos lacanianos, en que lengua me vienen? ¿sería evidente de decir que es en francés? Pues no estoy tan segura de ello.

Si pienso en el concepto que nace en el lugar de la práctica misma, que trabaja al analista y que se sostiene de sus lecturas, quizás se trate bien de la reinvencción del concepto en una lengua que no acepta traducción. En ese caso el analista sería lector y autor del concepto en su propia lengua, valga decir en sus lenguas, la que habla y las que lo hablan.

Así que retomar la propuesta de pensar la lengua en la que se practica el análisis, me llevó rápidamente a ésta pregunta, ¿pero que lengua hablo en ese país extraño y cada vez otro en el que me encuentro con cada uno de mis analizantes intentando sostener la reescritura de sus propias lenguas?

Si pienso en todas éstas lenguas que me trabajan y que me hablan, como voces viniendo de no sé donde, pienso también en mis experiencias del análisis con analizantes que hablan otras lenguas además de la que familiarmente llamamos la lengua materna, es decir la primera lengua que se habla.

La propuesta de las Jornadas me llevó también a pensar mi interés renovado recientemente por el cine, como un lugar privilegiado de transmisión, donde la obra cinematográfica, particularmente la de ciertos realizadores interpela y nos dice algo sobre lo que se anuda en el lazo íntimo entre lo singular y lo colectivo. Escenarios, ficciones de lo más cercano a la clínica, cuando el cineasta trabajado por el discurso colectivo en la historia y en lo actual, lo transmite, sin saberlo, en su creación.

Así me han dado la ocasión con su invitación y les agradezco ya eso, de pensar para esta mi cita

con ustedes, como estas experiencias me han movido en mi posición subjetiva de analista.

Voy primero entonces al lugar de mi práctica psicoanalítica.

Desde el inicio de mi práctica en Francia, me encontré en la situación de acoger en análisis algunas personas que habían buscado un analista que hablase su lengua, el español. Otros, a quienes mi nombre se les había dado sin decirles que lengua yo hablaba, decidieron venir, convencidos que dada la escritura de mi nombre, yo entendería el italiano o el portugués, error del que no quise sacarles. Bueno hasta ahí, nada que no vaya en el sentido de ése imaginario facilitador de la transferencia que provoca la escritura extrañamente familiar de un nombre o del acento que insiste cuando hablo, a pesar de mis años ya bien acumulados de residencia en Francia. Después de haberme supuesto «el saber de su lengua» ninguno de estos analizantes se dió a hablar de entrada en ésa su primera lengua materna.

Inmigrantes primera o segunda generación, la lengua aprendida, el francés aún mal hablado, se daba como una prevalencia de la lengua del país donde se habla y las otras lenguas no se dan, más que en un supuesto segundo tiempo, porque claro está no quiere decir que no estuviesen desde siempre ahí.

Recuerdo una analizante que hablaba un francés que me era muy difícil escuchar. Cuando le sugerí de hablar en su lengua, me respondió, ¡pero lo estoy haciendo! Mi tonta sugestión le había dado la ocasión de entrar firmemente en el juego asociativo diciendo lo que le viniese como le viniese y ¡va! por el que escucha. No hace mucho le dije a una analizante de origen holandés de decir la frase que tenía en la punta de la lengua en su dialecto, el flamenco. Desde entonces supone que yo puedo entender esa lengua y no se detiene para pasar de una lengua a otra, aunque he notado que empuja lejos sus asociaciones en francés, de significantes que ha dicho en flamenco.

Ahora pienso, que no sintiéndome inquieta en mi oficio por un asunto de comprensión, me viene sin necesariamente decirlo, de colorear la regla fundamental de «diga lo que venga en la lengua que venga». Cada quién viene al análisis con sus lenguas, aún el que cree hablar sólo una. Sin embargo algunas sesiones con esos analizantes que evoco aquí, me han dado la impresión de encontrarme en una especie de ola lingüística donde el espacio transferencial resuena de varias lenguas. Me parece entonces que mis sentidos están más ocupados a escuchar la disonancia en el

ritmo o algo ahí del tartamudeo de la lengua¹ cuando el significante insiste y viene imponerse al fondo musical.

La lengua extranjera como la propongo aquí, es la lengua del Otro anidada en el espacio transferencial. Lengua del entrelenguas, la lengua del análisis echa mano de todos los elementos lingüísticos que encuentra en su camino, esos con los que carga el analizante pero también los del analista.

Voy ahora a la evocación de un momento analítico reciente que me ha dado a pensar lo que vengo de decir.

A mi regreso de un viaje a México, me encuentro como me viene por decir, media borracha, por el cambio de horario y más seguramente, por lo que moviliza el viaje y el regreso, de aquí, de allá. Valga de precisar que ese estado se asemeja al del principio de la embriaguez, cuando las resistencias flaquean y los sentidos se agudizan. Cloé recostada sobre el diván, se encuentra de nuevo atrapada en sus pensamientos y en la imposibilidad de hablar. Las más de las veces dice que no piensa en nada y sólo unas cuantas frases secas y cerradas vienen marcar un ritmo a sus silencios. Siempre las mismas, no sabe porque viene, es su esposo quien la envía, porque no quiere hacerlo, la relación sexual la repugna. Dicho esto más nada, todo se cierra y mis tentativas por relanzar sus palabras, la dejan impávida. Esta vez creo que viene decidida. Es el vientre gordo de su esposo que la repugna, es por eso que no soporta que se le acerque. Me escucho entonces decir: ¡El panzón rodea lo sexual! Le he dicho eso en español y el asunto es que Cloé, hasta donde yo sé, habla únicamente francés.

¿Qué has dicho? la pregunta había resonado en mi cuerpo que parecía bien despierto en el sillón y en el silencio que finalizó la sesión. Las sesiones siguientes, Cloé no se refirió a mi arrebato lingüístico pero se dió a hablar y en los arrojos de su palabra su sexualidad le hablaba como no lo había hecho hasta ahora. Entre el flujo de asociaciones que caían, apareció el fantasma repugnante que le venía durante las relaciones sexuales, de que su madre estuviera ahí, viéndola. Había vivido todo este tiempo bajo la mirada severa del Otro, observándose y juzgando cada una de sus palabras, que nunca podían decirse. Sometidos, pensamiento y palabra, como si se hubiesen quedado atrapados en un lugar donde a ella le era prohibido ir. La prohibición se había

¹«Lalengua que persiste en toda lengua y la destina al equívoco» Jean Claude Milner, «L'amour de la langue», Seuil, Paris,

inscrito mismo en su cuerpo que se desplazaba con un mínimo de movimiento, como si fuese la única manera de dar a escuchar la fuerza de la orden imperativa :« No hables ».

Así, hasta ese instante cuando la lengua extranjera caída de la boca del analista irrumpió en el espacio de la sesión.

Cloé había escuchado algo, sus palabras reanimaban su cuerpo y construían en el juego asociativo sus primeras frases. Se dió a hablar una lengua que descubría y yo con ella.

¿Pero qué escuchó? ¿Quién había hablado?

¿La lengua extranjera ? esa que se abre brecha en el espacio transferencial donde trabaja la cura, había hecho resonar de su extrañeza, la voz del analista.

La lengua extranjera había hecho irrupción y Cloé, como jalada por un movimiento al que consentía, se iniciaba al proceso asociativo del análisis. Sus palabras parecían como resucitadas, arrancadas a un lugar de donde yo sólo había podido percibir la persistencia de la inmovilidad. Extrañamente me parecía escuchar una voz que se animaba al ritmo de un discurso que se construía al mismo tiempo que incursionaba en el campo conflictivo y paradójico del deseo.

El lugar mismo de mi despacho me parecía haber cambiado en su presencia. Me vino entonces la idea de la movilidad transferencial que había producido « la lengua que ahí había hablado. » Había venido sostener la función analítica que empezaba a sucumbir a la llano de frases vacías, había venido insistir de su insistencia.

Si el analista es lengua extranjera y no materna, Cloé podía abrirse a lo extranjero en ella misma, al menos ahí donde pudo empezar a hablar. El Otro, lengua extranjera era voz y no ojo, mirada intrusiva omnipresente en todo lugar. En el resueno de una voz enpalabrada, descubría lo invisible de su palabra como la manifestación la más elocuente en ella de su libertad subjetiva. Su palabra no podía ser vista, sino escuchada. Algo de la lengua extranjera la decía y la enviaba a ese lugar del que habla Alain Didier Weil, donde nicha el lazo íntimo con la palabra como autorización. ¡Autorizarse a hablar o no autorizarse! ² Es en la emergencia misma de la lengua donde el autor es autor de lo que sobrepasa como prohibición.

La irrupción de la lengua extranjera había venido de ese espacio tercero que sostiene la cura a sacarnos del inmovilismo del que las sesiones se habían cargado y se había servido de las lenguas del analista y del analizante para irrumpir y significar.

Aunque la prohibición a la que se encuentra sometida Cloé se compone de varios imperativos que no han caído, se había dado aquí la ocasión retomada de consentir a la invocación del Otro, de dejar venir el atrevimiento de la palabra misma en el seno de la vacilación de la lengua.

Ya regresaré a este punto para abordar la lectura que he hecho de lo que ésta experiencia ha marcado del lado del analista, es decir lo que ello ha venido a enseñarme y que me propongo retomar después del desvío que anuncié.

Me refiero a mi reencuentro con el cine como un lugar de donde aún recojo efectos de transmisión. Desde hace más de un año, con un grupo de colegas hemos proyectado películas en una sala del centro de la ciudad de Montpellier y en presencia del realizador hemos animado los debates con el público. Todo esto no se ha dado sin que nos cuestionemos sobre la incidencia de este acto en nuestra práctica. Puedo decir por lo esencial, que se ha tratado para nosotros, no de colocarnos en una posición de saber en la que seríamos lectores de una situación clínica ofrecida por la ficción fílmica. Sino que hemos apostado a la posibilidad de asumir nuestra presencia ahí, como un espectador más en la sala, aunque con el supuesto de que nuestra enonciación esté marcada por la experiencia del análisis.

Deseo hablarles de la película de Nurith Aviv, “De una lengua a otra“, “Misafa Lesafa“ en hebreo, película que me dió a pensar lo de la lengua. Reconocerán ya ustedes aquí una parte del título que he dado a éste escrito.

Nurith Aviv filma las palabras de poetas, cantantes, escritores inmigrantes de Israel. Cada uno habla de su historia íntima con el hebreo, la lengua que hubo que vencer, apropiarse. Y la otra lengua, la de la infancia, la lengua materna que resuena siempre, aún cuando no se habla más. Cada relato interroga ese lazo íntimo, singular, con frecuencia ambivalente y conflictual entre una lengua aprendida y la lengua de la infancia, particularmente en tensión en el inmigrante obligado a hablar la lengua del país.

El hebreo, que durante siglos fué una lengua sagrada, lengua de escritura y de rezo; es ahora, la lengua cotidiana en Israel. Cada inmigrante, pero también los que residían ya ahí, debieron imponerse, con violencia, la adquisición de la nueva lengua a hablar y a escribir. Así, la lengua de los padres, la de los abuelos se volvió la lengua prohibida.

La ideología prevalente en el proyecto político de Israel como estado en los años 40, implicaba la pérdida de la lengua materna como destino

² Alain Didier Weil, « Les trois temps de la loi », Seuil, p 36

colectivo en favor de una lengua única, el hebreo.

³

Se trataba de olvidar el origen, de reprimir la historia, como lo dice uno de los testimonios; de construir otra vida cortada de la anterior.⁴ En su relato, estos inmigrantes evocan una multiplicidad de lenguas aprendidas, las lenguas de países habitados, las lenguas del exilio. A cada exilio, la pérdida de una lengua hasta la llegada a Israel.

Pero estos testimonios dicen también algo de cómo cada subjetividad se construyó a partir de esas pérdidas. Así pude escuchar sensiblemente la invención de estos artistas de la lengua. Todos colocaron la lengua en el centro de su oficio, de escritor, de cantante, de actor como una manera de resistir a la prohibición colectiva que se había inscrito en cada uno como una prohibición singular.

Y las lenguas del pasado, lenguas escondidas, olvidadas, emergen ahí en el lugar de la invención literaria o de la creación musical.

Lo que viene a decir esta generación de artistas y es lo que me interesa subrayar aquí, es como la transmisión de la lengua subsiste a la prohibición en la obra creativa y eso toca lo singular y lo colectivo. Así un cantante marroquí⁵ canta con éxito el hebreo a un lado del árabe e inventa un canto nuevo, porque le parece haber escuchado, dice él, que eso hacía falta a la gente. La canción, el ritmo musical, el poema turban la lengua legitimada, la cargan de historia y abren singularmente y en el colectivo al retorno de lo reprimido. Y con ello a la escritura de una nueva lengua social, una lengua que revive las lenguas adormecidas.

La película de Nurith Aviv puede de hecho leerse así. Se ha proyectado con éxito varias veces en Israel, como si ahora fuese el tiempo social posible para hablar, con menos vergüenza, de las lenguas ahí relegadas.

Retomo ahora la experiencia clínica de la que les he hablado antes. Regresé a ése momento de la cura en el que la lengua extranjera echó mano entre otros, de los elementos lingüísticos de mi lengua materna y habló. Habló y se hizo escuchar por los sujetos de análisis ahí presentes, el analisante y el analista.

Lo que habló al analista, no pude sino retomarlo en otro tiempo; ese que existe cuando intentamos pensar la cura. ¿Qué me decía la lengua extranjera? Me puse a asociar.

Panzón es una palabra popular en México, pero que no forma parte de mi vocabulario habitual. Hacía años que no la escuchaba. Mi primer

recuerdo me llevó a la irritación que me quedó después de haber visto la película «Frida» de Julie Taymor. Mi crítica había sido dura al hecho de que la película fuese realizada en inglés y que esa palabra panzón, como Frida llamaba a Diego Rivera, fuese la única palabra dicha en español, lo que para mí era una estafa esencial a la historia de la pintora. Sacarla de su lengua, ¡pero que osadía! Abro aquí un paréntesis, para decir que el origen latino de esta palabra panzón, permite una proximidad en la sonoridad del español con el francés, «la panse» se refiere al intestino o al vientre del animal o del hombre, aunque no es una palabra muy usual fuera del medio de las carnicerías. Cloé había hablado de «gros ventre» lo que finalmente me vendría bien de traducir como panzón en español. «Le gros ventre» se dice en francés no sólo para evocar al gordo pero también para aludir le «gros ventre» de la mujer embarazada. «El panzón» en español de la mujer que espera bebé se utiliza también en éste sentido. De lo sexual, sólo le habían quedado a Cloé sus embarazos. Sus asociaciones le aventaban arrojados de verdad, era bien la suya una panza repugnante, vientre marcado por los embarazos. Nunca más sería un vientre liso, es decir sin sexualidad. «El panzón rodea lo sexual», era esa construcción misteriosa que se había servido de pedazos de escritura del analista y del analizante para hacer irrupción, lo que había venido a marcar un giro determinante en esta cura. Lo poco que yo había escuchado en las frases cortas de Cloé era como giraba alrededor de lo sexual, no tanto del acto sexual, pero lo que rodeaba y que finalmente quedaba de lado era la emergencia misma de una palabra sexualizada. Lo que había comenzado a tomar el paso en esa cura, que no hacía más que girar alrededor de un posible comienzo, era lo mortífero de la inmovilidad.

La irrupción de la lengua extranjera había llevado Cloé a soltar la lengua, condición necesaria a un posible trabajo asociativo ¿pero era también necesario que la analista fuese «sacada de su lengua»? La construcción de la lengua extranjera había venido del lugar del entreprestado del que habla Lacan. La lectura de un artículo reciente de Jean Pierre Winter⁶ me ayudó, no sólo a traducir al español la frase de Lacan «La interpretación debe estar lista a satisfacer el entreprestar»⁷ y que Winter traduce como ese instante donde «algo entre el analista y el analizante se presta» y da suerte a la emergencia de la interpretación; pero además, su propuesta, me dió a pensar la lengua

³ Extracto del sinopsis de presentación

⁴ Aharon Appelfeld, escritor

⁵ Haïm Uliel

⁶ Interpréter et ponctuer in «L'interprétation», Les carnets de psychanalyse N°18, 2006.

⁷ Jacques Lacan, *Télévision in Autres écrits*, Seuil, Paris

extranjera como la lengua del sostén de la función analítica.

Cloé había jalado el hilo significante « du gros ventre » en sus asociaciones sin hacer alusión al « panzón », significante del lado del analista « tomado prestado » en lo azaroso de la ocasión. De regreso de un encuentro entre psicoanalistas del sur mediterráneo, donde hablamos de nuestra práctica, había yo evocado lo acontecido recientemente con Cloé en el grupo en el que participo dónde se habla francés, italiano y español. Los encuentros con ese grupo son un baño lingüístico particularmente vivificante para mí, que podría comparar al que siento cuando viajo. Mientras conducía, la emergencia del recuerdo infantil, me deja perpleja: « ¡panzas ! » así lo escuché llamarla afectuosamente algunas veces; reminiscencia familiar de intentos fallidos de un acercamiento amoroso que no se da.

« Lo que no se da », es eso que pude guardar del arrojado significante al que « panzón » me había llevado y retomar después ese instante analítico en la cura de Cloé: « Que hable lo que quiera la lengua con tal de que se dé ».

Cuando Cloé dijo « es extraño como hablo » me ha venido de retomarlo en « es extraño como habla ». Mi acento siempre había estado ahí, pero podría yo suponerle a mi voz un dejo cargado de extrañeza en esa ocasión singular de la que hablo aquí. Así pensé, que más que la creación arrojada por la lengua extranjera, lo que pudo dar pie, apertura a la irrupción de la lengua, fuese la extrañeza en la voz del analista que habla sin darse cuenta y a la que Cloé comenzará a dirigirse.

Si lo que « se presta » es asimétrico y no de la misma naturaleza, lo entreprestado aquí se conjugaba en la invocación insistente del Otro, como llamado esencial al sujeto a ratificar el advenimiento de su palabra. Lo entreprestado había cargado de extrañeza la voz del analista y había hecho resonar en el escenario analítico, la soberanía de la lengua del Otro a la cual el analista se revela sometido. Pero la resonancia es música que induce al movimiento, lo que había sostenido la función analítica.

Es del entrelenguas transferencial, lugar de desasimiento de la lengua que la lengua extranjera insiste a abrir otros capítulos, donde plasmar su escritura.

Los testimonios « De una lengua a otra » me habían confrontado, en este otro tiempo de mi vida y de mi práctica, a interrogar una vez más mi deseo por el aprendizaje de otras lenguas. Así retomé una a una la historia de mis lenguas. Sólo que esa historia no me apareció de la misma manera. No sólo porque pudiese yo hacer una lectura diferente de ellas, sino porque a mi

sorpresa, se abría delante de mí, un campo, un paisaje, al que, me parecía, mis pasos no me habían aún llevado.

La película había dejado resonar en mí la idea de la insistencia de la transmisión de las lenguas entre generaciones a pesar o a partir de la prohibición colectiva. La joven generación de artistas en Israel presentan en la obra creativa, lo que las generaciones anteriores tuvieron que callar: la lengua misma. Asumen ellos en su creación, el retorno de las lenguas exiliadas, vendría mejor decir, la invención de nuevas lenguas. Esta obra de transmisión se acerca en mucho a la experiencia del análisis, donde la función creativa de la lengua extranjera sostiene la liberación de la palabra y la invención de una palabra poética.

Es ese el lazo que he querido hacer en éste trabajo, no como un objetivo, sino como algo que se impuso a mí en una cierta temporalidad de estas experiencias.

Pensar el espacio transferencial como ese lugar donde nicha la lengua extranjera repleta de esa función creativa que la crea y la recrea a cada episodio de la cura. Lengua del « saber que no piensa, ni calcula, ni juzga »⁸ pero que no deja de trabajar de su insistencia.

Implicado en el trabajo cotidiano de la transferencia, el analista se presta a una estimulación de lo inconsciente por la lengua extranjera. Tiene que ver con lo imposible de poner un punto final a la escritura como acto de simbolización de la lengua inconsciente. Y es sin embargo de éste imposible de donde el deseo sostiene al analista.

Me había llenado de una emoción extraña pensando a todas estas historias de lenguas. Me acordé del acento de mi abuela paterna, de su mal español y del énigma que eso había dejado en mí a pesar de haberlo evocado en mi otro análisis, ese en el que mil lengua asociaba, las más de las veces, en francés. Pero esta vez, la evocación de la sonoridad de la imagen me parecía más nítida y pude entonces dejarme atrapar por mis palabras. Había sido arrancada a su lengua, había tenido que dejar su pueblo y hablar la lengua del poder social, la lengua de la ciudad. Nunca nadie me habló de su historia ni la de su pueblo. Su pérdida resonaba en su acento y así me lo hizo escuchar sin darse cuenta. Me había construido yo con todas esas hojas en blanco arrancadas a la historia familiar.

Pude entonces decirme que esta ruptura en la transmisión de la lengua se encontraba de alguna

⁸ Jacques Lacan, ob cit p. 518 in « Autres Ecrits », Seuil, Paris.

manera en mi interés por las lenguas y por una consciencia de lo social que determinó ciertas elecciones en mi vida.

La ruptura en la transmisión de la lengua deja huella, y las huellas se transmiten, como escrituras borradas de donde no se puede leer la inscripción. Los acentos vendrían, como en un fondo musical, dejar bailar los fantasmas de las lenguas.⁹

Los artistas que testimonian en « De una lengua a otra » hablan de esta vergüenza asociada a la lengua prohibida, esa que no hay que hablar aún en la casa familiar donde termina por extinguirse poco a poco cuando la lengua social dominante toma el paso y lo acelera cada vez más. Vergüenza anudada a la culpa de haber dejado caer la lengua, lazo íntimo, fundamental al clan. Es aquí donde la Historia se anuda por la lengua a la historia singular y que viene a formar parte de lo íntimo de cada sujeto.

La invención de la lengua es la transgresión de la prohibición en su vertiente de dominación singular y colectiva. Si el imperativo de censura al que se encontrase sometida Cloé fuese « No hables, se te prohíbe decir más », los artistas de la lengua en « De una lengua a otra » se encuentran agitados en su creación por la pulsión invocante que se revela aquí convocación a la transmisión de la lengua, una lengua materna hecha de muchas lenguas.

La nueva lengua impone su cultura dice Salman Masalha¹⁰, había que poseerla, hacer de ella el lugar de resistencia y a partir de ahí, subvertirla. Pero la apropiación de la lengua es reescritura, pérdida, reinención. Es así que en el seno de la resistencia misma al hebreo, es en esta lengua en la que este escritor escribe poesía, como si ahí mismo algo de lo que no se puede decir, pudiese dejarse decir.

La lengua extranjera se crea y se recrea en el espacio de la transferencia y a veces, hace irrupción en la cura y la marca de sus ritmos. Instantes creativos, delicados, donde seguramente, franquear un tope está en juego.

La lengua del inconsciente habla todas las lenguas, compone, juega, crea con ellas.

Los artistas de la lengua testimonian en su obra creativa, de esa posibilidad en ellos, de ir y venir, al borde extremo de la tierra del entrelenguas, deslizarse en ella y recoger la inspiración. La obra creativa, la música, la poesía, participan, a la transmisión de la musicalidad de las lenguas y de la sonoridad de significantes reprimidos.

« Reinventar la lengua » podría haber sido el título de este escrito para evocar el análisis como trayecto creativo. Trabajo de lectura y de escritura que retoma lo ya escrito, lo borrado, las huellas de un saber no sabido en la invención de otra lengua, la del sujeto que se revela enigma cuando la lengua del Otro le habla en sus lenguas.

Reinventar la lengua pudiera evocar también la apuesta de un nuevo lazo social a crear en el que la lengua del otro fuese reconocida en su radical singularidad, respetada y considerada como tal. Reconozco bien la osadía de mi formulación que daría a esperar que el trabajo analítico singular de la cura pudiese resonar en lo colectivo.

¿Y porqué no ?

México, D.F. oct 2006

⁹ Pienso al libro de Alain Fleischer, « L'accent une langue fantôme », seuil, 2005

¹⁰ En « De una lengua a otra »

Annonces

**Centre de Recherche en psychanalyse et écritures
Rencontres avec des auteurs psychanalystes suivi d'un débat à la
Maison des sciences de l'Homme
Salle 214, boulevard Raspail, M° Sèvres Babylone**

Vendredi 23 mars à 20h30

Serge Hajlblum

**"Hors la voix ; Battements entre aphasie et autisme
en dialogue avec Jacques Nassif et Jean-Jacques Blevis**

Partout le regard est sollicité, promu et enfin requis, en une société de contrôle et de main mise sur les corps. Hajlblum rappelle que "seul le retour de la voix sur une telle scène de la représentation peut donner lieu à une manière de faire avec l'humain. C'est ce tournant là qui a fait la psychanalyse et qu'il est nécessaire de soutenir encore et encore"...

On voyage dans "Hors la voix". On voyage dans les langues, dans le temps de cette vieille Europe de l'entre deux siècles, et pour s'y retrouver dans des boucles de tracés de voix perdues et retrouvées. L'auteur ne recule devant rien. Il n'hésite pas même à nous donner à voir et à lire de vieilles cartes géographiques de cette mitteleuropa qui courait jusqu'au fond de la Galicie orientale des parents de Freud, histoire de restituer le grain de voix d'un certain Léo Kanner, le "père" de l'autisme.

Des "autistes", on en rencontre dans le livre (Véra l'enmurée, la petite Sophie, Adrien...), qui font du "bruit" et à eux aussi, il s'agissait alors de rendre voix aux bruits qui les emprisonnaient. Hajlblum tient que les aphasiques posent crûment la question de la voix. L'auteur va jusqu'à écrire ceci qui mérite d'être médité, avant même de pouvoir en disputer avec lui : "je pose que l'autisme est cette matière d'humain de faire de la voix question d'objet." Question la plus difficile et la plus décisive qui soit pour le psychanalyste, et que Serge Hajlblum réinscrit fortement dans la genèse freudienne de l'inconscient, avec les démêlés, vers la fin du siècle dix neuf, autour de Broca, Trousseau, sur la question de l'aphasie, puis Freud découvrant, par le truchement de Charcot, ce que parler veut dire de l'inconscient lorsqu'un corps se met au diapason d'amour avec la voix de son maître...

Hajlblum donne de la voix. Il en donne une idée qui se forme en s'élaborant en une traversée de ce que Freud, aussi bien que Lacan, en avait laissé en

friche. De "débris" et de "bruisures", il construit son objet qui prend corps de voix en ce beau livre de psychanalyse : Hors la voix.

J.J. Blévis

Entrée libre

sarmient@msh-paris.fr - site : crpeparis.free.fr –
tel. 01 43 31 46 22

Des dépressions et d'autres névroses actuelles

Jean-Pierre Holtzer

Vous êtes cordialement invité(e) à participer à une première réunion de travail d'un séminaire clinique,

le lundi 19 mars de 21 à 23 heures

Salle de réunion de la Clinique Belle Allée, 24 route d'Orléans, 45380 Chaingy

Des dépressions et d'autres névroses actuelles

Les psys n'ont pas inventé la dépression. C'est une dimension basale de la personne. Elle a donc une fonction dans l'économie psychique d'un sujet. Si, de mon expérience à Belle allée et en cabinet, j'ai pu rapidement avancer que la dépression "consiste en cette vaine tentative de faire un drame d'une tragédie", j'avance aussi qu'elle est une "pathologie de l'agressivité", autre dimension basale de la personne. D'autres définitions sont possibles selon l'angle choisi pour aborder la question par exemple de l'envisager comme mécanisme de défense.

Je propose de classer dépressions, somatisations et addictions dans la catégorie des névroses actuelles de par, entre autres raisons, la temporalité spécifique imposée ; l'actuel n'est pas le présent, référé à un passé et un futur, c'est une succession d'instant. La notion "d'attracteur étrange" y est reliée. Ces notions importent dans la prise en charge de ces patients.

Il n'y a rien chez un individu qui lui permette de vivre seul, pas plus qu'avec les autres. Mais il dispose d'un outil formidable : le langage. Ceci et la place des autres et du monde chez un dépressif, soulignent le lien indissoluble du champ social et du champ psychiatrique ainsi que la proximité du psychologique et du politique, au sens littéral d'organisation de la vie des citoyens entre eux.

La modalité proposée est qu'un bref exposé de chacun de ces points soit suivi d'une discussion. Deux autres dates en mai et juin seront communiquées le 19 mars. Vous pouvez me contacter à l'adresse ci-dessous par le moyen de votre choix.

Jean-Pierre Holtzer
44 rue du Colombier 45000 ORLÉANS
tél. : 02 38 62 13 39
é-mèl : jean-pierre.holtzer@wanadoo.fr

Bloc-notes

*Le prochain **Courrier** paraîtra
début juin
Vos textes le plus tôt possible et pas plus tard que le 24 mai
Merci
Michele.skierkowski@free.fr*

*Nous avons accueillis comme membres des CCAF :
Pierre Chouchan, Marie-Anne Paveau et Jean Philippe Kempt*

*Attention : changements d'adresses ou d' e-mail :
Membres : Yvette Bonnefoy ; Jean Princé ; Françoise
Wilder ;
Correspondant : Claude Deutsch*

Annuaire

Annuaire des membres de l'Association Mars 2007

Mme ALLIER Danielle

Prof. : 223 C, rue du Triolet., 34090 Montpellier
Tél. : 04 67 61 17 85
E-mail : d.allier@wanadoo.fr

M. AMESTOY Christophe

Prof. : 35, rue Debelleyne
75003 Paris
tel. : 01 42 78 31 84
Privé : 18, rue des Renouillères
Saint Denis 93200
Tél. : 01 42 43 63 70
E-mail : jc.amestoy@cegetel.net

M. BARTHELEMI Michel

Prof. : 22, rue de l'Argenterie, 34000 Montpellier
Tél. prof. : 04 67 60 83 34
Tel privé : 04 67 60 98 91
Fax : 04 37 60 74 03
Tél. mobile : 06 20 61 67 15
E-mail : barthelemi.michel@wanadoo.fr

Mme BEAULIEU Agnès

Prof : Le Savot et Les Blaches, 26170 Merindol-les-Oliviers
Tél. : 04 75 28 77 95
Tél. mobile : 06 67 79 64 41
E-mail : beaulieua@wanadoo.fr

M. BIETH Frédéric

Prof. : 21, rue au Maire, 75003 Paris
Tél. prof. : 01 42 77 22 12
Tél. : 01 44 61 75 13
E-mail : frederic.bieth@free.fr

Mme BONNEFOY Yvette

48, rue de la Glacière, 75013 Paris
Tél. : 06 08 99 76 33
E-mail : bonnefoy.yvette@orange.fr

M. CHOUCAN Pierre

31, rue du Fossé
78600 Maisons Lafitte
Tél. : 01 34 93 92 32

M. CIBLAC Guy

196 bis, rue Ancienne de Montmoreau, 16000 Angoulême
Tél. : 05 45 61 34 95
Fax : 05 45 61 71 61
Tél. mobile : 06 08 40 00 32
E-mail : Ciblac.guy@wanadoo.fr

Mme COLLET Catherine

11, rue Georges Brassens
31200 Toulouse
tél. : 06 14 12 45 88

Mme COLLIN Nadine

18, rue Marie Curie 78990 Elancourt
Tel : 01 30 62 41 64
Tél. mobile : 06 07 38 06 41
E-mail : nadinecollin@aol.com

Mme COLOMBIER Claire

145, Bd Voltaire, 75011 Paris
Tél. : 01 43 79 35 27
Fax : 01 43 79 35 27
E-mail : clairecolombier@wanadoo.fr

M. DARCHY Jean Michel

Prof. : 26, rue de la République, 84000 Avignon
Tél. : 04 90 85 67 78
Privé. : 28, rue V. Vangogh 84 310 Morières les Avignon
Tél. : 04 90 31 12 26 - Fax : 04 90 33 51 50
Tél. mobile : 06 14 49 81 30
E-mail : jmdarchy@hotmail.com

Mme DEFRANCE-LEMAY Maryse

84, rue Carnot, 59200 Tourcoing
Tél. : 03 20 25 20 10

Mme DELAPLACE Martine

Prof. : 57, rue Caulaincourt, 75018 Paris
Tél. : 06 62 05 94 45
E-mail : martinedelaplace@free.fr

M. DELOT Daniel

Prof. : 585, avenue des Déportés, 62251 Hénin-Beaumont
Tél. : 03 21 20 00 97
Privé. : 162, rue de l'Abbé Bonpain, 59800 Lille
Tél. : 03 20 31 04 27
Fax : 03 21 49 80 10

M. DEMANGEAT Michel

39, rue Charles Monselet. 33000 Bordeaux
Tél. : 05 56 81 30 05

Mme DENECE Estelle

150, bd du Montparnasse, 75014 Paris
Tél. prof. : 01 43 21 11 07
Tél. privé : 01 46 64 22 16
E-mail : estelledenece@tiscali.fr

Mme De ROUX Delphine

résidence Le Lèz, Bt B.
14, rue des Roitelets, 34000 Montpellier
Tél. : 04 67 72 86 78
E-mail : delphine.deroux@club-internet.fr

M. DESROSIERES Pierre

26, rue des Écoles, 75005 Paris
Tél. prof. : 01 40 51 71 25
Tél. privé. : 01 40 51 71 60
Fax. : 01 45 21 49 15

M. DIDIER Éric

5, rue du Chevalier de la Barre, 75018 Paris
Tél. : 01 42 23 30 73
E-mail : jeanericdidier@yahoo.fr

M. DIDIERLAURENT Michel

Prof. : 17, rue des Minimes, 63000 Clermont-Ferrand
Tél. : 04 73 19 23 92 - Fax : 04 73 19 23 91
Privé. : 3, place Michel de l'Hospital, 63000 Clermont-Ferrand
Tél. : 04 73 91 18 88
E-mail : michel.didierlaurent@wanadoo.fr

Mme DURAND Isabelle

Prof. : 45, chemin des Grenouilles
38700 La Tronche
Tél. : 04 76 18 22 30
Privé : 52, rue Auguste Renoir
38420 Le Versoud
Tél. : 06 13 04 65 03

M. EYGUESIER Pierre

Prof. : 32, rue d'Orsel, 75018 Paris
Tél. : 01 42 23 24 13
Privé : 80 rue Ménilmontant 75020 Paris
Tél. et fax : 01 42 59 76 38
E-mail : kliketi@libertysurf.fr

Mme FRANCHISSEUR Marie-Françoise

Le Sévigné, 114, avenue de Royat, 63400 Chamalières Royat
Tél. : 04 73 35 88 28
E-mail : franchisseur@wanadoo.fr

M. GENIN Yves

22, rue de Bellechasse, 75007 Paris
Tél. : 01 47 05 28 59

M. HAJLBLUM Serge

11 bis, rue du Val de Grâce, 75005 Paris
Tél. prof. : 01 46 34 15 44
E-mail : sh44@free.fr

Mme HERAIL Claudine

4 rue des Roches rouges
34 080 Montpellier
Tél. : 04 67 03 38 09
E-mail : claudine.herail@club-internet.fr

M. HOLTZER Jean-Pierre

44, rue du Colombier 45000 Orléans
Tél. et fax : 02 38 62 13 39
Tél. mobile : 06 80 02 43 27
E-mail : jean-pierre.holtzer@wanadoo.fr

Mme IBANEZ-MARQUEZ Lucia

Prof : Palazzo Del Rialto 207, 8 rue des Consuls Port Ariane,
34970 Lattes
Tél. : 04 67 15 35 62
Priv. : Château le Villaret, 34190 Brissac, Ganges
Tél. prof. : 04 67 73 42 81
Fax : 04 67 73 46 64
E-mail : libanezm@orange.fr

Mme JAEGER Anne

Prof. : 19, rue Condorcet, 84 100 Orange
Tél. : 04 90 34 66 08
Tél. mobile : 06 09 59 07 63
E-mail : ajzepeda@wanadoo.fr

M. KEMPT Jean-Philippe

11, rue Simon Derevre, 75018 Paris
Tél. : 01 42 55 07 44
Mobile : 06 82 81 96 82

M. LADAS Costas

188. 13d. Jean Mermoz, 94 550 Chevilly-Larue
Tél. prof. : 01 46 61 41 78
Mobile : 06 62 24 61 38
E-mail : c.ladas@wanadoo.fr

Mme LALLIER-MOREAU Dominique

Prof. : 9, square de Geyter, 93200 St Denis
Tél. : 01 48 20 95 94
Privé : Les Aubépines, esc.5, 35, av. de la Gare,
95170 Deuil la Barre
Tél. : 01 34 28 78 32
E-mail : LALLIER-MOREAU@wanadoo.fr

Mme LARNAUD Michèle

514, rue de l'Aiguelongue, 34090 Montpellier
Tél. et fax : 04 67 63 28 20
E-mail : michelelarnaud@orange.fr

Mme LE NORMAND Martine

6, quai des Marans, 71000 Macon
Tél. Prof. : 03 85 39 14 45
E-mail : martine.le.normand@orang.fr

Mme LE VAGUERESE Dominique,

2, rue Bourbon le Château, 75006 Paris.
Tél. : 01 43 54 89 20.
E-mail : levaguerese.dominique @neuf.fr

M. MAÎTRE Albert

Prof. : 23, Bd du Maréchal Leclerc, 38000 Grenoble
Tél. et fax : 04 76 44 22 69
Priv. : 32, route de Saint-Nizier, 38070 Seyssinet
Tél. : 04 76 49 16 60
E-mail : albert.maitre@wanadoo.fr

Mme MARTIN-SAULNIER Janine

20, rue Miguel Mucio, 66000 Perpignan
Tél. : 04 68 55 15 01

M. MASCLEF Claude

104. 13d. P. Vaillant Couturier 59065 Auberchicourt
Tél. : 03 27 92 65 49
Fax : 03 27 94 09 52
Tél. mobile : 06 99 30 63 28
E-mail : cmasclef@hotmail.com

M. MINOIS Lionel

BP 127 11, Magenta, 98800 Nouméa
E-mail : cminois@offratel.com

Mme MORAN Géno

76, Fbg. Bonefoy
31 500 Toulouse
Tél. : 05 61 11 77 53

Mme MOSSÉ Catherine

121, rue Fontgieve, 63000 Clermont-Ferrand
Tél. : 04 73 37 39 00

M. NASSIF Jacques

15 bis, rue Rousselet. 75007 Paris
Tél. : 01 43 06 86 21
Fax : 01 43 06 86 54
E-mail : lien@jacquesnassif.com
Doctor Ferran 24 7°-1. 08034 Barcelone
Tél. : 93 204 33 18
Fax : 93 280 60 39

M. ODDOUX Christian

Prof. 1 :26, rue Lemerrier, 75017 Paris
Tél. prof. 1 : 01 43 87 66 38
Tél. prof. 2 : 03 85 33 21 53
Privé : 2, rue de L'église, 71260 Lugny
Tél. priv. : 03 85 33 00 37
E-mail : christian.oddox@orange.fr
Site internet : www.oddox.net

Mme PAVEAU Marie-Anne

104, rue des Maraîchers 75020 Paris
Tél. : 01 44 74 75 12
E-mail : marie-anne.paveau@libertysurf.fr

M. PHÉSANS Bertrand

Prof. :97, boulevard Arago 75014 Paris
Tél. : 01 45 87 21 31
Privé : 27, rue Des laitières 94300 Vincennes
Tél. : 01 48 08 09 42
E-mail : bphesans@teaser.fr

M. PRINCÉ Jean

Privé. : 26 rue Froide - Ryes - 14 400 Bayeux
Tél. : 02 31 22 32 56
E-mail : prince@tiscali.fr

M. RAPPAPORT Sylvain

Prof. : 117, rue du Théâtre 75015 Paris
Tél. : 01 45 77 42 28
Privé : 71, rue Fortineau 41500 Mer

Mme RHEINBOLD Marie

37, rue Fontaines, 31300 Toulouse
Tél. : 05 61 42 53 60
E-mail : marie.rheinbold@numericable.fr

Mme RIGOLLET Marie-Françoise

Prof. : 17, rue des Rosiers, 89100 Sens
Tél. prof. : 03 86 83 05 44
Tél. privé : 03 86 65 37 67
E-mail : marie-fra@neuf.fr

Mme ROOSEN Christine

Tél. : 01 45 59 33 78
E-mail : christine.roosen@wanadoo.fr

Mme SELLÈS-LAGORCE Yvette

Prof. : 36, rue Pétoniaud Dubos, 87100 Limoges
Tél. : 05 55 77 48 68
Privé. : 16, rue Pasteur, 87000 Limoges
Tél. et fax : 05 55 79 39 90
E-mail : yvette.selles@wanadoo.fr

Mme SKIERKOWSKI Michèle

Prof. : 223, rue du Triolet, Bât. C, 34090 Montpellier
Tél. : 04 67 52 22 33
Privé. : 67, rue de Gascogne, 34090 Montpellier
Tél.: 08 70 73 82 65
E-mail : michele.skierkowski@free.fr

Mme S0TTY Annie

Prof. : 187 bis, rue du Val de Saire 50100 Cherbourg
Tel : 02 33 53 45 20
Privé : rue Guillaume Fouace 50760 Reville
Tel : 02 33 53 38 54
E-mail : sotty.annie@wanadoo. Fr

M. TESTE Jacques

4, rue des Roches rouges. 34080 Montpellier
Tél. pro et fax : 04 67 03 42 37
Privé : 04 67 03 38 09
E-mail : jteste@club-internet.fr

M. VALLON Serge

106. Quai de Tounis, 31000 Toulouse
Tél. : 05 61 52 03 40
Fax : 05 61 33 10 63
E-mail : serge.vallon@numericable.fr
Vst.cemea@wanadoo.fr

Mme WILDER Françoise

227, chemin du Réservoir de Montmaur. 34090 Montpellier
Tél. prof. : 04 67 54 03 04
Tél. privé. : 04 67 54 76 97
Fax. : 04 6 7 54 67 54
E-mail : francoise.wilder@orange.fr

M. WILDER Sean

227, chemin du Réservoir de Montmaur, 34090 Montpellier
Tél. prof. : 04 67 54 03 03
Tél. privé. : 04 67 54 76 97
Fax : 04 67 54 67 54
E-mail : sean.wilder@orange.fr

Annuaire des correspondants de l'Association Mars 2007

Mme AIMEDIEU-LESBATS Martine

29 ter, rue Colbert
13140 Miramas

M. BOURJAC Pascal

81, avenue des minimés
31200 Toulouse

Mme BOENISCH-LESTRADE Marie-Claire

14, résidence du petit Breuil
86000 Poitiers

Mme BRIAL Claudine

17, rue du Mas de Magret
34430 st Jean de Védas

M. BRUTINAUD Bernard

9 bis rue des Cordeliers
18000 Bourges

Mme COLOMBANI Margaret

26, rue du Cdt Mouchotte
75014 Paris

M. DEUTSCH Claude

9, rue des vierges Kerners 56640 Arzon

Mme De VANDIERE Renée Ariane

84, boulevard Beaumarchais
75011 Paris

Mme DRAY Monique

Fontcrépon
63270 Yronde et Buron

Mme GARNIER-DUPRE Jacqueline

3, rue de l'école de médecine
34000 Montpellier

M. GROS Michel

16 rue Georges Clémenceau
06400 Cannes
34080 Montpellier

Mme LAIDIN Marie

35 bis, rue Victor Hugo
16340 Isle d'Espagnac

M. LEMESIC Peter

19, rue Jules Guesde

Mme LIOUX Claude

Bât. B – 17 avenue d'Assas
34000 Montpellier

Mme MASCLEF Augusta

31, rue des Capucins
59400 Cambrai

M. MASSON André

37, rue Tarin
49100 Angers

Mme PERRIN Maryse

41, rue Robert
31200 Toulouse

Mme RAINHO Elisabeth

1 bis, rue du Figuier
34000 Montpellier

M. SALVAIN Patrick

53, rue de l'Amiral Mouchez
75013 Paris

Mlle SEINE Raymonde

7, rue des Carolus
86000 Poitiers

Mme VAQUIE Jeannine

Résidence Vincent Dindy
40, rue Proudhon
63000 Clermont-Ferrand

Agenda

Mars 2007

Smedi 24 mars

14h30-17h30

Préparation du colloque des CCAF à Lille

Au café de Paris

158, rue Oberkampf, 75011 Paris, métro Ménilmontant.

Dimanche 25 mars

10h-13h

Préparation du séminaire I-AEP, sur la passe

Organisé par les CCAF

Au café de Paris

158, rue Oberkampf, 75011 Paris, métro Ménilmontant.

Juin 2007

16 et 17 juin 2007

Congrès de Convergencia

Dimanche 24 juin 2007

Assemblée générale des CCAF

Septembre 2007

22 et 23 septembre 2007

Colloque des CCAF

"Les dessous du divan : argent, sexe et pouvoir"

A Lille

Décembre 2007

1 et 2 décembre 2007

Séminaire I-AEP

Organisé par les CCAF